

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.

Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.

Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.

Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 26 VOLUMES : 281 FRANCS.

Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique à M. PAUL DALLOZ, directeur.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

14^e Année. N^o 743 — 10 Déc. 1870.

DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement en accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration à M. BOURDILLIAT, administrateur.

PROCLAMATION

DU GÉNÉRAL DUCROT
A L'ARMÉE

« Soldats!

« Le moment est venu de rompre le cercle de fer qui nous enserme depuis trop longtemps, et menace de nous étouffer dans une lente et douloureuse agonie.

« A vous est dévolu l'honneur de tenter cette grande entreprise. Vous vous en montrerez dignes, j'en ai la certitude. Sans doute, vos débuts seront difficiles, nous aurons à surmonter de sérieux obstacles; il faut les envisager avec calme et résolution, sans exagération comme sans faiblesse.

« La vérité, la voici. Dès vos débuts, touchant nos avant-postes, nous trouverons d'implacables ennemis rendus audacieux et confiants par de trop nombreux succès; il y aura donc là à faire un vigoureux effort, mais il n'est pas au-dessus de nos forces.

« Pour préparer votre action, la prévoyance de celui qui nous commande a accumulé plus de quatre cents bouches à feu, dont deux tiers au moins du plus gros calibre; aucun obstacle matériel ne saurait y résister, et pour vous élancer dans cette trouée, vous serez plus de cent cinquante mille



Le général Ducrot, commandant la deuxième armée.

(D'après le croquis pris sur le champ de bataille du 2 décembre, par M. H. de Montaut.)

hommes, tous bien armés, bien équipés, abondamment pourvus de munitions, et, j'en ai l'espoir, tous animés d'une ardeur irrésistible.

« Vainqueurs dans cette première période de la lutte, votre succès est assuré, car l'ennemi a envoyé sur les bords de la Loire ses plus nombreux, ses meilleurs soldats. Les efforts héroïques et heureux de vos frères les y retiennent.

« Courage donc et confiance. Songez que dans cette lutte suprême nous combattons pour notre honneur, pour notre liberté, pour le salut de notre chère et malheureuse patrie, et si ce mobile n'est pas suffisant pour enflammer vos cœurs, pensez à vos champs dévastés, à vos familles ruinées, à vos sœurs, à vos femmes, à vos mères désolées. Puisse cette pensée vous faire partager la soif de vengeance, la sourde rage qui m'animent, et vous inspirer le mépris du danger!

« Pour moi, j'y suis bien résolu, j'en fais le serment devant vous, devant la nation tout entière, je ne rentrerai dans Paris que mort ou victorieux! Vous pourrez me voir tomber, mais vous ne me verrez pas reculer; alors ne vous arrêtez pas, mais vengez-moi. En avant donc, et que Dieu nous protège!

COURRIER DE PARIS

ÉPIISODES DU SIÈGE

La Gare-aux-Bœufs est située à mi-chemin, entre le pont du chemin de fer de Vitry et la petite ville de Choisy-le-Roi; le nom est un nom de convention, car le bâtiment servait de magasins à la gare d'Orléans. Cette Gare-aux-Bœufs est désormais célèbre dans l'histoire du siège de Paris; c'était, il y a quelque temps, un repaire de Prussiens; trois mille hommes pouvaient loger dans ces vastes fabriques, mais comme la gare est sous le feu des forts, commandée par Ivry, où le commandant Krantz fait bonne garde, par les batteries de la Pépinière Dufresne et celle du pont de Vitry, l'ennemi avait pris soin de casemater les caves afin de s'y maintenir à l'abri.

Toute attaque sur Choisy-le-Roi doit avoir pour objectif préparatoire l'occupation de la gare; l'ennemi, qui se savait en danger de surprise de ce côté-là, n'envoyait généralement qu'un poste de vingt-cinq à trente hommes qui se repliaient derrière les tranchées au premier signal d'attaque.

Pendant la bataille de Villiers, pendant l'attaque de Montmesly et la bataille de Champigny, l'amiral Pothuau, qui commande les trois forts d'Ivry, de Bicêtre et de Montrouge, reçut l'ordre de s'emparer de la gare, afin d'occuper l'ennemi. Il fit son mouvement à la nuit; ses fusiliers de la marine, aussi rusés et agiles qu'ils sont intrépides, défilèrent par les chemins couverts, vinrent se blottir derrière leurs tranchées, et, à la faveur de la nuit, se glissèrent jusqu'à la gare, où ils surprirent le poste ennemi. Deux bataillons de marche de la garde nationale, les 146^e et 146^e, commandant Langlois et commandant Ibos, se précipitèrent à leur suite. Une cantinière d'un de ces bataillons entra la troisième dans le bâtiment, d'où la plupart des occupants avaient cru prudent de déloger. Un marin expert avisa un soupirail de cave, passa par l'ouverture le canon de son fusil, et, préjugant de la connaissance de la langue française que la plupart de nos ennemis possèdent, il s'écria: «Rendez vous où je fais feu!» Un officier et quatre hommes furent faits prisonniers, ils se rendirent sans se faire prier, et les marins s'établirent dans la gare.

Il y eut là un assez grand enthousiasme, jamais la garde nationale n'avait été à pareille fête; c'était une surprise; il n'y avait point eu effusion de sang, et l'heure nocturne à laquelle s'était opéré ce coup de main avait puissamment contribué à sa réussite.

**

Après s'être emparé de la gare dans les circonstances que nous venons de raconter, le général Vinoy crut devoir l'abandonner; mais les grandes opérations de l'armée du général Ducrot ayant lieu sur la gauche, vers Villiers, Cœuilly et Champigny, il devint nécessaire de faire une nouvelle diversion, et nous nous transportâmes des Hauts-Bruyères sur le pont du chemin de fer de Vitry, entre les deux batteries de la pépinière et du pont, afin d'assister à un mouvement qui aurait pour but de retenir l'ennemi devant Choisy-le-Roi et de l'empêcher d'aller rejoindre les masses armées qui tentaient de jeter, dans la Marne l'armée du général Ducrot.

Le temps était superbe, ces grandes plaines vertes de Vitry étaient pleines de soleil et de lumière; malgré le froid un peu vif, les troupes de toute sorte qui occupaient les positions se sentaient vivre et brûlaient d'envie de bien faire.

L'amiral Pothuau avait là ses marins, braves gens, rudes à la discipline, dévoués à leur chef et dont le concours est si puissant pour la défense de

Paris. Dans les tranchées, en avant et en arrière du pont du chemin de fer, s'étaient abrités les gardes nationaux des bataillons de marche; dans une autre tranchée, plus profonde, protégée encore par les talus des deux pentes qui accèdent au pont, se tenait, l'arme au pied, le bataillon de mobiles de la Marne.

Les ordres étaient précis: réoccuper la Gare-aux-Bœufs, s'y établir, et de là s'avancer prudemment avec un petit détachement de vingt-cinq marins jusqu'à la barricade en avant de Choisy-le-Roi, tâter la position, voir si l'ennemi était en forces à Choisy. Dans le cas où on aurait la conviction que Choisy était dégarni, on aurait pu tenter de s'en emparer, mais il fallait en référer au général en chef, et ne pas transformer une simple reconnaissance en une affaire sérieuse qui pouvait avoir pour résultat de faire subir de grandes pertes à la colonne d'attaque sans amener aucun résultat favorable.

L'amiral Pothuau, qui se tenait à cheval sur la voie ferrée, prit les dispositions générales, confia la direction immédiate du mouvement au capitaine de vaisseau Salmon; le capitaine de frégate Desprez se mit à la tête des fusiliers de la marine.

En un instant les tranchées en avant furent garnies, les premières par les marins, les secondes par les gardes nationaux; dans les tranchées situées en arrière du pont se tenaient d'autres bataillons, et tout à fait en arrière, disposées en réserve, de nombreuses troupes de même arme attendaient l'heure de marcher.

Un premier mouvement en avant eut lieu; les marins quittèrent la première tranchée, se jetèrent à plat ventre à environ cent mètres de la gare; quelques coups de feu partirent, et tous, s'élançant bientôt avec leur entrain habituel, escaladèrent la voie par la gauche, tandis que ceux qui occupaient la droite faisaient fuir devant eux une trentaine de Prussiens qui gardaient une tranchée parallèle presque au niveau de la gare.

Du point où nous étions, avec ce temps brillant, l'entrain des troupes, c'était comme une parade ou une petite guerre; la fusillade pétillait presque sans danger; les gardes nationaux eux-mêmes, voyant cette petite opération s'effectuer sans rencontrer de résistance, quittaient impatiemment leurs rangs et brûlaient de marcher en avant.

En un clin d'œil la gare fut réoccupée une seconde fois, pendant que sur la voie même deux locomotives blindées, qui portaient des canons de marine se chargeant par la culasse, s'avançaient jusqu'à la gare et envoyaient leurs obus dans le village et criblaient l'endroit connu des combattants de ces parages sous le nom de *la Maroquinerie*.

Quatre cents hommes se logèrent dans la gare; on rassembla la troupe, on prit quelques dispositions, et le commandant Salmon désignait vingt-cinq hommes pour marcher en avant et s'avancer vers Choisy, quand le capitaine de frégate Desprez, avant même qu'on pût le retenir, se mit à la tête de l'escouade. Il escalada prestement la barricade faite par l'ennemi sur la voie même et courut dans la direction du village.

A peine avait-il fait quelques pas, qu'une vive fusillade partit des murs de la Maroquinerie; les obus éclataient en avant de la barricade; Desprez, ce sympathique et doux Desprez, vénéré de ses marins, chéri de ses amis, estimé et aimé de ses chefs, tomba frappé sur le sol en murmurant à ses hommes: «Battez en retraite». On s'élança sur lui au milieu du feu de la mousqueterie; trois hommes le portèrent jusqu'à la barricade, mais déjà la mort avait fermé ses yeux. Le projectile l'avait frappé dans les entrailles.

En même temps le capitaine de la compagnie des fusiliers et quatre de ses hommes roulaient à terre, le premier frappé à mort, les autres plus ou moins grièvement blessés.

Le détachement rallia la barricade, et un instant après, l'épée à la main, à cheval sur la voie, et suivi de son état-major, l'amiral Pothuau s'avança jusqu'au-dessous du pont du chemin de fer, où se tenait le général en chef de la 3^e armée, et, avec gravité et déférence, rendit compte de la reconnaissance opérée d'après les ordres du général. Au nom

de Desprez, la voix de l'amiral resta ferme, mais nous avons senti l'émotion qui agitait le cœur du brave amiral Pothuau; derrière lui, ses deux aides de camp Benoist-d'Azy et Brown pensaient aussi à Desprez, que nous avions vu une demi-heure avant dans nos rangs, que nous désignons à un de nos voisins comme un des officiers les plus fermes et les plus sympathiques.

**

Il est à peine croyable qu'une infiniment petite opération comme celle que nous décrivons ait assez de péripéties pour fournir un long récit; cependant nous allons assister quelques instants après à un plus cruel épisode.

J'ai dit que nous assistions à l'attaque, appuyés à la balustrade du pont qui domine la voie ferrée. Peut-être les galons d'or des képis des généraux, ces groupes toujours compromettants que forment les états-majors et le mouvement des aides de camp apportant les dépêches avaient-ils dénoncé à l'ennemi la présence d'un personnage important; toujours est-il que partant de la batterie du village de Thiais qui nous prenait en écharpe, cinq obus successifs vinrent éclater sur le point où nous étions et nous forcer à chercher un abri derrière les tonneaux remplis de terre qui défendaient le parapet. Le premier, tombant au bas de la rampe, fracassa les deux jambes d'un garde national d'un bataillon de Seine-et-Oise qui se tenait sur la plate-forme de la batterie du pont; les autres, éclatant dans la levée que le pont abrite, en blessèrent deux autres.

Le malheureux, perdant des flots de sang, fut traîné dans la levée, où, sous nos yeux, on amputa immédiatement les deux jambes qui n'étaient plus que deux lambeaux sanglants. Rien n'affole une foule peu habituée aux choses de la guerre comme l'obus, ce projectile brutal qui lance à cinquante pas ses éclats innombrables et contre lequel il n'est point de refuge; la tranchée se vida en un instant. Tout à l'heure c'était la parade, maintenant c'était le tour de la guerre hideuse avec ses maux sans nombre et ses dangers incessants.

Pendant une heure les deux lambeaux de chair pantelants, encore chaussés des souliers, restèrent là dans une mare de sang; les vieux soldats passaient sans rien dire, mais nous surprimes plus d'un visage blême et plus d'un œil attendri; enfin, on nous permit d'appeler un lancier de l'escorte afin d'enterrer ces restes sanglants, et le malheureux, recouvert tout entier d'un manteau, passa devant ses camarades porté sur une civière.

**

Cependant, bien loin derrière nous, dans la plaine où étaient disposées les réserves nombreuses commandées par le comte Roger du Nord et par les chefs de bataillon respectifs, les gardes nationaux massés devaient être pour l'ennemi un point de mire facile et tout à fait à découvert. Ces lignes noires sur l'herbe verte étaient très-visibles de Choisy; nous les croyions nous-même à la portée de toute atteinte, quand les obus vinrent éclater sur la première ligne, brûler les sacs déposés à terre et, atteignant un fourgon des gardes nationaux, affoler les chevaux, qui brisèrent leurs traits et se prirent à courir à travers la plaine.

Bientôt d'autres obus, dépassant cette première réserve, atteignirent la seconde en couvrant ce second rang d'un nuage de poussière. Il n'était que temps de faire battre en retraite ces gardes civiques qui recevaient le baptême du feu quoiqu'ils fussent en deuxième ligne. Le général en chef donna l'ordre au colonel Roger du Nord, qui fit effectuer le mouvement. Un instant après, le commandant d'état-major Colonna Ceccaldi venait encore mettre à la disposition de l'amiral Pothuau dix nouveaux bataillons; mais la journée était finie pour eux, ils purent se déployer dans la plaine sans prendre part à l'opération.

la
cup
der
lue
Ma
luti
poi
de
gén
la
ven
U
just
A
red
gar
tion
mag
des
Cho
tern
sera
poin
vou
telle
mar
T
la G
ces
poin
de c
blin
mais
rieu
déco
rieu
A
com
petit
nem
aban
vien
deux

Le
face
dans
des
Chan
nous
versa
ponts
à co
d'arn
Le c
avon
néral
mém
jour, a
et du
C'e
ne so
siste
mille
forme
lieu
No
manq
l'émo
coule
mais,
rudes
qu'ils
pagn
étaient
No
romp
deux
nous
avaie
Pau
parto
héroi

Nous avons dit plus haut qu'on s'était emparé de la Gare-aux-Bœufs et que quatre cents hommes l'occupaient. Le jour baissait, le soleil disparaissait derrière les collines de Saint-Cloud et couvrait d'une lueur rougeâtre les bois de Garches et la forêt de Marly; le moment était venu de prendre une résolution et de savoir si, oui ou non, on ferait de ce point avancé et très en l'air (comme on dit en termes de guerre) un point d'occupation permanent. Le général Vinoy décida de ne point passer la nuit dans la gare, et de la faire évacuer une fois l'heure venue.

Un fait qui se produisit dans la nuit montra jusqu'à quel point cette décision était juste.

Au milieu des ténèbres, à l'heure où les forts, les redoutes et les tranchées, dont on avait doublé les gardes, faisaient bonne surveillance, trois détonations successives se firent entendre, et les vastes magasins volèrent en éclats. L'ennemi avait préparé des mines, et, à l'aide de fils conducteurs partant de Choisy-le-Roi ou des tranchées en avant, avait déterminé l'explosion. On frémit en pensant à ce qui serait arrivé si on avait cru devoir conserver ce point avancé. Les fusiliers de la marine eussent été voués à une mort certaine, et la responsabilité d'une telle catastrophe incombait tout entière au commandement supérieur.

Tous les forts qui ont des vues sur Choisy et sur la Gare constatèrent l'explosion, et les circonstances qui nous amenèrent le lendemain sur le même point nous permirent de pousser jusqu'à la Gare et de constater les résultats de l'explosion. Les caves, blindées par l'ennemi, avaient résisté en partie, mais toutes les toitures étaient tombées à l'intérieur, les chevrons gisaient sur le sol au milieu des décombres des murs de clôture et des cloisons intérieures.

Aujourd'hui ce poste est intenable pour l'ennemi comme pour nous, et ce lieu, témoin de tant de petits combats, occupé par nous, réoccupé par l'ennemi, successivement pris, repris et définitivement abandonné, ne sera plus un nid de Prussiens, et deviendra certainement un de ces points neutres entre deux positions importantes.

**

Le devoir nous retenait sur la rive gauche, en face de Choisy-le-Roi, pendant que se déroulaient dans la presqu'île de la Marne les grands drames des deux journées de Villiers-sur-Marne et de Champigny. Dès que nous l'avons pu faire, nous nous sommes rendu sur le lieu du combat, traversant la Marne au-dessous de Champigny, sur les ponts jetés pour le passage des troupes. Nous avions à cœur de revoir les états-majors des trois corps d'armée, où nous comptions de nombreux amis. Le corps d'Exéa était loin de nous, mais nous avons eu le bonheur de trouver les troupes du général Blanchard sous les armes; le général lui-même était à cheval, entouré de tout son état-major, attendant les décisions du gouverneur de Paris et du général Ducrot.

C'est une émotion toujours profonde, quoiqu'elle ne soit plus nouvelle pour nous, que celle qui consiste à retrouver, après le combat, cette grande famille qu'on appelle une armée, ce cercle intime que forme un état-major où on a vécu comme au milieu de frères aimés.

Nous avons eu la joie de voir que personne ne manquait à l'appel, mais chacun était encore sous l'émotion des rudes journées qui venaient de s'écouler, tous avaient fait leur devoir loyalement, mais, encore dominés par la forte impression de ces rudes journées, ne pouvaient se détacher du regret qu'ils devaient éprouver en pensant à tant de compagnons d'armes qui avaient succombé. La plupart étaient devenus sérieux et graves.

Nous eûmes là un de ces récits rapides, à bâtons rompus, où chacun racontait ce qu'il avait vu. Nos deux beaux régiments, le 35^e et le 42^e, tout ce qui nous restait à Paris de la vieille armée française, avaient été décimés.

Pauvres troupiers! Nous les avons vus à l'œuvre partout, à Chevilly surtout, où ils s'étaient montrés héroïques, enlevant les barricades à la baïonnette,

perdant leurs officiers supérieurs, toujours semblables à eux-mêmes, ne murmurant jamais et donnant à la jeune armée de nouvelle formation le spectacle d'un courage invincible et d'une inébranlable discipline.

L'artillerie avait été superbe et avait cruellement souffert; on citait des noms qui nous étaient devenus chers, qui n'appartenaient plus à des êtres vivants, et, par une vanité qui est l'admirable privilège de l'amitié, nous prenions notre part de la gloire et des souffrances de chacun.

Était-ce une victoire? Je ne sais, — j'ignore l'art de tromper la foule en la berçant d'illusions décevantes, — mais à coup sûr c'était une résistance terrible, un combat opiniâtre, sanglant, une lutte héroïque qui avait pour résultat de ne pas nous laisser céder à un ennemi retranché, fortifié, cent fois déjà victorieux, un pouce du terrain que nous avions occupé. De plus, il nous avait laissé ses morts et ses blessés pour la première fois depuis le commencement de la campagne, et ce Paris épuisé, déjà vaincu, au dire de l'ennemi, infligeait à la Prusse des pertes terribles, lui faisait mille prisonniers et résistait à une attaque furieuse dont l'objectif évident était de couper nos ponts sur Joinville et de nous jeter à la Marne.

Et c'étaient des récits sans fin, des épisodes terribles, des coins de champ de bataille théâtres de luttes ignorées, qui nous apparaissaient dans toute l'ardeur du combat.

**

Un instant après, à Poulangis, au grand quartier général du commandant en chef Ducrot, nous trouvions réunis le général Trochu et les chefs de corps qui prenaient part à un conseil de guerre d'où allait sortir la décision qui avait pour résultat d'abandonner la lutte sur Villiers-sur-Marne et Cœuilly, pour camper sur le plateau de Vincennes.

C'était encore un nouveau tableau de la guerre, digne du pinceau de Meissonier ou du crayon de Mentzel. Devant le perron du château de Poulangis, autour d'un grand feu de bivouac, se tenait un nombreux état-major, avec ce va-et-vient pittoresque d'un grand quartier général en état de guerre: les aides de camp en marche, les plantons, les ordonnances, les dépêches, les rapports, tout le caractère d'une action forte et solennelle.

Autour du brasier où les officiers, dans leurs longs manteaux, réchauffaient leurs membres engourdis par le froid de la nuit, on devisait à voix basse, attendant les ordres de mouvement. Allait-on marcher en avant, continuerait-on cette tentative de trouée sur un point effroyablement fortifié? rien ne transparaît encore de cette décision, et à tout moment le mouvement redoublait. Amiraux, généraux, intendants, médecins, chefs d'ambulance arrivaient au rapport. Au milieu de tout cela circulaient quelques civils, M. de Lesseps avec la croix des ambulances à sa casquette, le marquis de Béthisy avec le brassard, quelques officiers d'état-major de la garde nationale, les prévôts de l'armée, amenant des prisonniers, des éclaireurs de la Seine avec le grand manteau gris de la cavalerie et le képi rouge.

Encore chauds de l'action, les officiers de l'état-major du général Ducrot nous racontèrent comment leur chef avait chargé l'ennemi à la tête de ses officiers, perdant six chevaux, laissant sur le terrain M. de Néverlée, essuyant le feu des Prussiens retranchés derrière ce terrible mur du parc de Villiers-sur-Marne qui nous avait été si fatal.

Les aides de camp et officiers d'ordonnance avaient beaucoup souffert; MM. Fayette, Berthier, de Gaston, de Louvencourt, avaient été touchés; M. Vosseur, l'aide de camp du général, avait dû son salut à une gourde qu'il portait au côté et contre laquelle une balle était venue s'aplatir; M. Bossant avait eu un cheval tué sous lui; un autre avait eu ses rênes coupées par un projectile; quant au général Ducrot, son épée, donnant sur le sac d'un soldat prussien qui fuyait, avait été pliée en deux.

Un instant après, nous vîmes descendre du perron le général Trochu traînant difficilement la

jambe, comme s'il était blessé lui-même; une très-grave blessure reçue en Crimée, et qui le fait souffrir quand il est resté longtemps à cheval, causait ce malaise.

Derrière lui venait le général Ducrot en tenue de combat, la botte jaune jusqu'à mi-hauteur de la cuisse, le gilet de tricot rouge sous la tunique ouverte et le képi en arrière. Chacun de ces deux hommes, à cette heure solennelle chargés d'une responsabilité terrible, venait de prendre une décision qui pouvait avoir la plus grande influence sur l'attitude de Paris qui se croyait victorieux, qui l'était même, mais qui ne pourrait comprendre, quelle que fût l'inépuisable dose d'illusions qu'il tient en ressources, comment, après avoir chèrement acheté des positions, on les abandonnait pour repasser la Marne et venir camper sur le plateau de Vincennes.

Depuis ce jour, l'armée de la Loire, que quelques-uns regardaient comme l'armée libératrice, a été défaite sous Orléans; peut-être a-t-elle repassé le fleuve et par conséquent est-elle devenue inutile pour Paris. Bourbaki, isolé, avec quarante mille hommes, cherchait à rejoindre, et se trouve désormais exposé au plus terrible des dangers, celui d'être enveloppé tout entier par l'énorme armée du prince Frédéric-Charles augmentée de celle de Van der Thann et de celle du duc de Mecklembourg.

Nous devons nous attendre à tout, ne compter que sur nous-mêmes, et fournir au monde l'exemple d'un beau trépas. Nous boirons peut-être le calice jusqu'à la lie. Il y a plus de logique qu'on ne le croit dans les choses d'ici-bas; une campagne commencée comme celle-ci devait finir comme nous le voyons. On ne fait pas une armée en deux mois; on fond des canons, on n'improvise pas des canoniers. Les cadres d'officiers manquent, il faut y suppléer par des à-peu-près. A défaut de rectitude, de science militaire, l'amour de la patrie, l'enthousiasme pourrait pourvoir à tout; mais pour la guerre qu'on nous fait, le courage et la flamme ne sont rien; il faut la ruse, la prudence, le sang-froid, la méthode et le calme germanique.

**

Nous avons assisté à bien des affaires depuis le commencement de cette campagne, jamais nous n'avons vu l'ennemi poitrine contre poitrine; ses balles tuent, ses obus fauchent les soldats; lui combat à l'abri, invisible, ne se révélant que par les coups qu'il porte. Il n'y a pas eu depuis le siège cinq charges à la baïonnette; dans chaque récit d'attaque on peut être sûr qu'il y a un mur de parc crénelé qui nous a coûté cher: à Bagneux, le parc de l'entrée du village; à Choisy, le cimetière; à l'Hay, le parc; à Villiers-sur-Marne, encore le mur du parc. Ce n'est plus la guerre, c'est du guet-apens, et cette façon de nous atteindre ne sera une leçon que pour la génération qui viendra après la nôtre.

En attendant, courage! ayons l'âme haute; si nous mourons, nous mourons dignement, le front haut. Si nous n'avons pour toute gloire que celle d'un beau trépas, ayons la tout entière. Déjà les deux journées de Villiers-sur-Marne et de Champigny, chèrement achetées, ont été dignes d'une grande ville comme Paris; si la Prusse persiste dans ses prétentions inhumaines, contraires à toute loi de justice, en nous refusant le *statu quo* pour constituer un gouvernement, allons jusqu'au bout de la lutte, et que la devise de ce peuple tout entier enfermé dans Paris soit celle de tout honnête homme ici-bas:

« Fais ce que dois, advienne que pourra! »

CHARLES YRIARTE.

LE GÉNÉRAL DUCROT

Les viles proclamations du général Ducrot nous dit bien son caractère : simple, franc, un peu brusque peut-être, mais essentiellement loyal.

On sent qu'il se met tout entier dans ce qu'il écrit. Quand il agit, il est encore plus lui-même. Sa taille élevée, sa tête énergique, ses traits fortement accentués dénotent cette vigueur allée à cette résolution peu commune qui l'animent sur le champ de bataille. Dans son regard lent et grave on devine la méditation qui avant d'exécuter enfante les résolutions sagement calculées.

Sa parole, sobre d'ordinaire, s'anime et se colore quand les circonstances l'inspirent. Nous pouvons en juger.

Le général Ducrot était né soldat. Il en a toutes les belles qualités. Intelligent, il comprend la bonté, mais sévère à lui-même, il ne transige pas avec les devoirs militaires.

Sa bravoure est proverbiale en Afrique, où, à sa sortie de Saint-Cyr, il fit ses premières armes et emporta tous ses grades à la pointe de son épée.

Gouverneur de Strasbourg, en 1868 et 1869, il écrivit au général Frossard cette lettre qui prédisait à deux ans de distance nos malheurs actuels et que la publication des papiers trouvés aux Tuileries a

exhumée comme une nouvelle accusation contre l'aveuglement de Napoléon III.

Cette funeste guerre contre laquelle son patriotisme alarmé voulait nous mettre en garde, éclata.

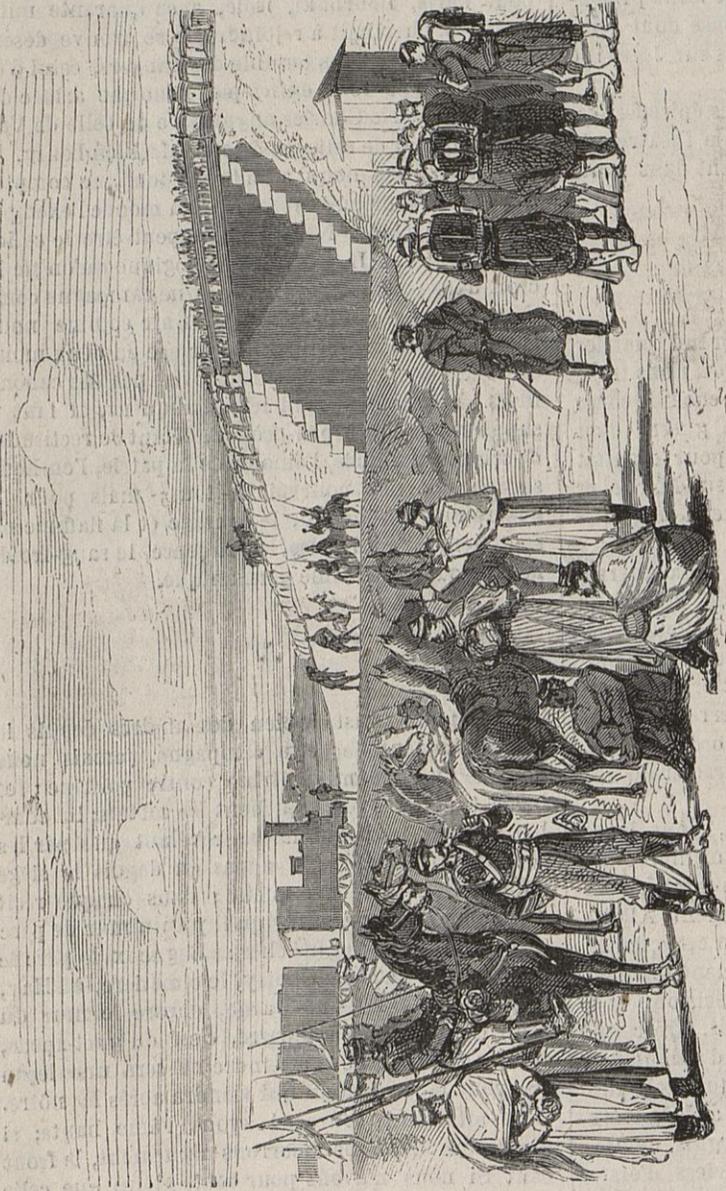
Convaincu de l'impuissance de l'empire à résister à la formidable organisation prussienne, le général Ducrot n'en combat pas moins

intépidement à Wissembourg, à Reichshoffen, à Sedan, où Mac-Mahon lui cède le commandement de l'armée, comme au plus digne, commandement que lui enlève, avant qu'il l'ait exercé, un ordre du ministre de la guerre. Cousin de Montauban n'aurait jamais choisi Ducrot pour exiger de lui la reddition d'une armée entière.

Wimpffen fut désigné pour déposer sa signature au bas de la capitulation de Sedan.

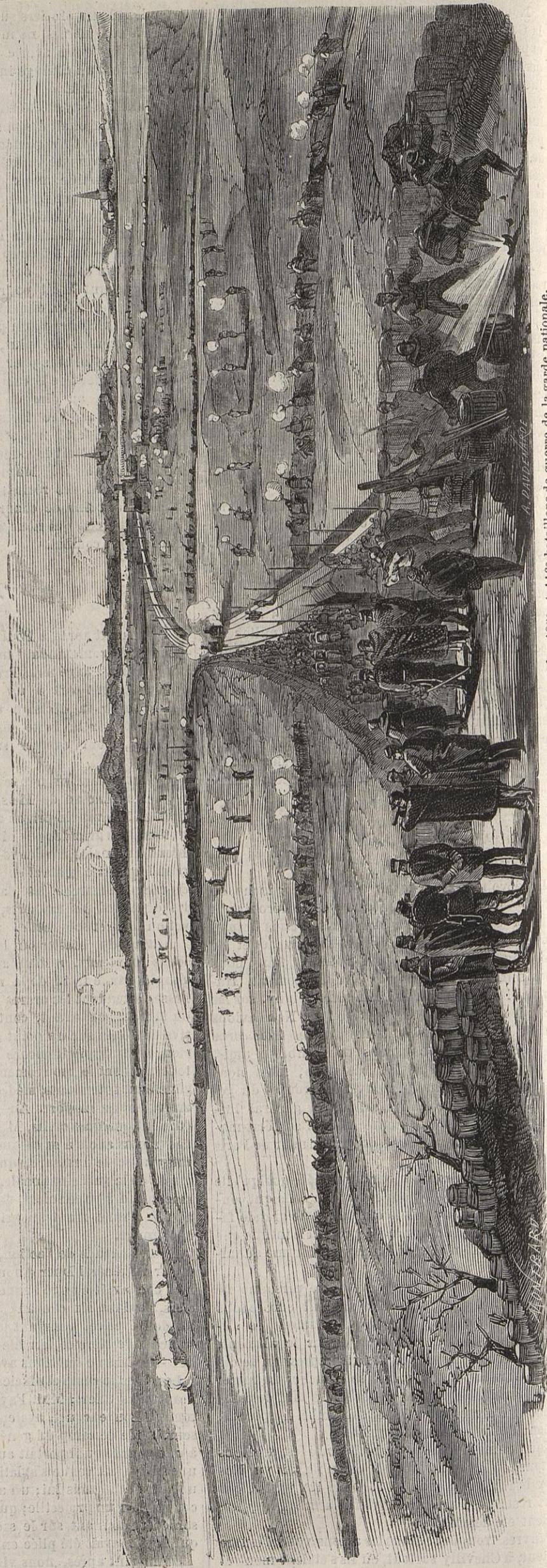
Prisonnier de guerre et conduit à Pont-à-Mousson, le général Ducrot s'échappa des mains des Prussiens, auxquels il n'a jamais voulu engager sa parole. Dégoisé en paysan, il parvient, à force de ruses et d'adresse, à traverser les lignes prussiennes. Il arrive à Paris avec MM. Bausson et de Gaston qui, prisonniers comme lui, comme lui se sont évadés.

Le voilà général de la République. En la servant comme il le fait, il sait qu'il sert bien son pays. Il ne se ménage pas au service de la France envahie, et l'activité et le sang-froid qu'il déploie dans ses rencontres avec les Prussiens mettent à nu la haine que l'invasion lui inspire.



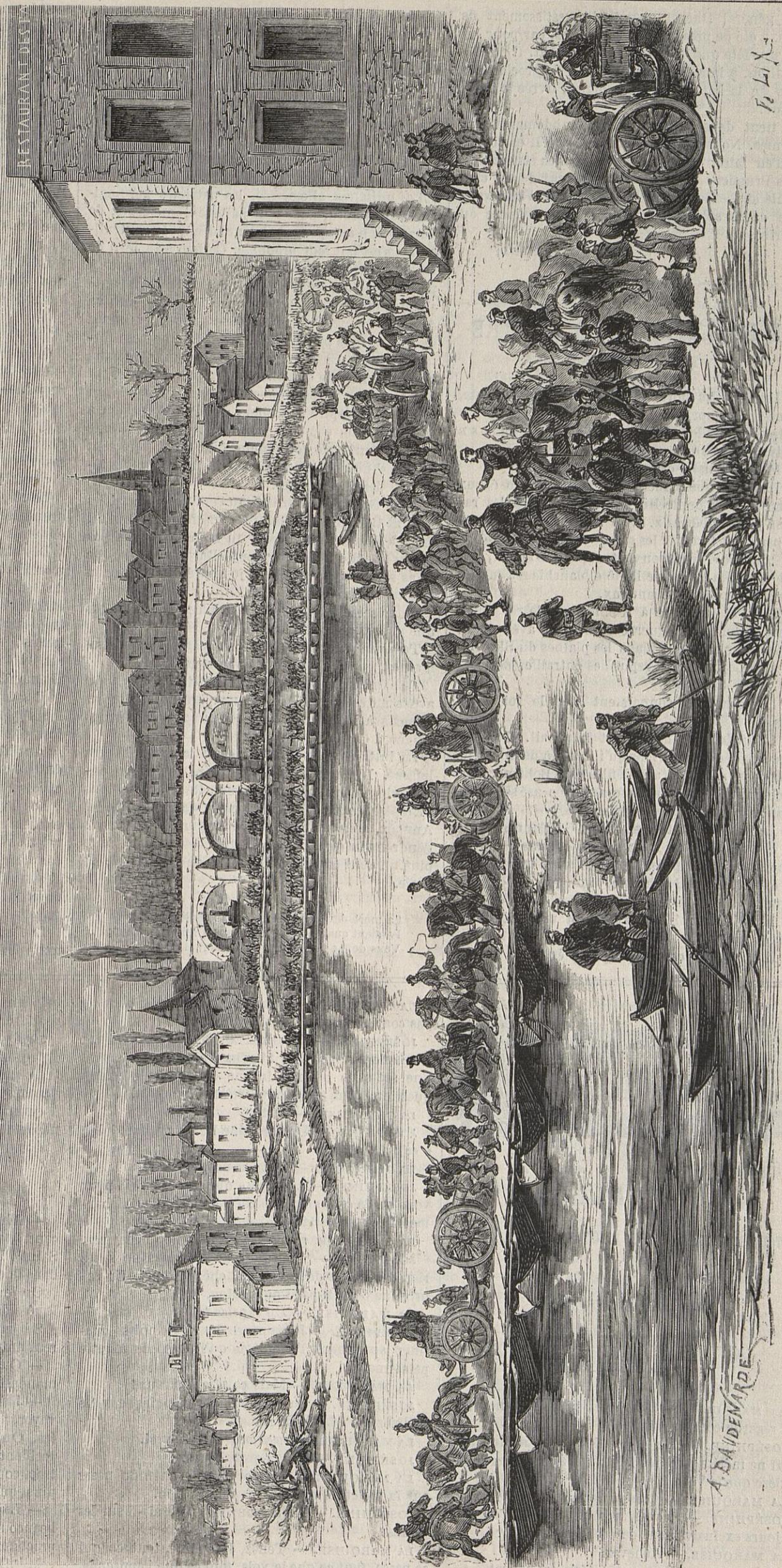
Diversion du corps de Vinoy sur Choisy-le-Roi.

Le pont du chemin de fer d'Orléans avant l'attaque de la Gare-aux-Bœufs.



LA JOURNÉE DU 29 NOVEMBRE. — Attaque de la Gare-aux-Bœufs par les fusiliers de la marine et les 106^e et 116^e bataillons de guerre de la garde nationale.

LA JOURNÉE DU 20 NOVEMBRE. — Attaque de la Gare-aux-Bœufs par les fusiliers de la marine et les 106^e et 116^e bataillons de guerre de la garde nationale.



LA BATAILLE DE CHAMPIGNY. — Passagede la Marne par l'armée de Paris sous les ordres du général Ducrot. — (Dessin de M. Lix.)

Le général Ducrot, depuis l'investissement de Paris, a été de presque toutes les fêtes, car pour lui c'est une fête que de marcher au combat. Il était à Châtillon, à la Malmaison. Trochu l'a proclamé le héros de la bataille de Champigny, livrée le 2 décembre.

Il tient dans sa main le commandement de la 2^e armée. Nous connaissons déjà ce qu'il est capable d'en faire. Encore quelques rudes rencontres, et les Prussiens nous diront la vigueur de ses cinquante ans, et la France saura combien l'âme vaillante de ce soldat est trempée pour vaincre ou mourir.

LÉO DE BERNARD.

LE BULLETIN DE LA GUERRE

« Hurrah ! les morts vont vite — mon Augusta, crains-tu les morts ? »

Ainsi chante le roi Guillaume de Prusse dans son palais de Versailles.

« Mon Augusta, crains-tu les morts ? »

« Il n'était que prince royal que déjà ton époux semait les rues de Berlin de cadavres. On les ramassa par tombereaux, et le roi, son frère, qui en eut peur, fut forcé de les saluer au passage.

« Les cadavres n'épouvantent pas ton époux, sensible Augusta, et sa vieille tête blanchie n'a jamais appris à s'incliner devant eux.

« Sacré et couronné à Königsberg, le roi Guillaume se donna une guerre de sanglant avènement. Il appela les corbeaux dans les plaines du Sleswig, et les corbeaux furent repus des entrailles des Danois.

« Les corbeaux connaissent bien le roi Guillaume.

« L'Autriche l'offusquait et le gênait. Il fit une large saignée à l'Autriche qu'il laissa à demi morte. Il est passé par là et, aux défilés de la Bohême, dans les champs de Sadowa, le fossoyeur a usé sa pioche à enterrer les cadavres allemands.

« Le fossoyeur est l'ami du roi Guillaume.

« Mais le sang des Autrichiens, comme celui des Danois, a séché depuis. La terre l'a bu trop vite, et ton époux, le roi Guillaume, aime le sang toujours chaud.

« La soif du roi Guillaume est une soif qui ne s'éteint pas.

« Il lui fallait tout un peuple à égorger. Il s'est

jeté sur le peuple de France. Depuis quatre mois, des bords de la Sarre aux bords de la Moselle, des rives de la Seine aux rives de la Loire, le fer et le feu travaillent avec lui.

« Le fer et le feu se fatiguent, mais le roi Guillaume ne se lasse pas de frapper.

« Hurrah ! les morts vont vite — mon Augusta, crains-tu les morts ? »

Telle est la ballade qu'un nouveau Burger pourrait faire chanter au roi de Prusse.

Les unitaires allemands, les patriotes germaniques, ont résolu, dans leur naïveté d'innocents, de sacrifier le peuple français à leur idée, et le roi Guillaume s'est fait leur prophète. Ce nouveau Jean de Leyde, mitré de piétisme et couronné du casque à pointe, au lieu de s'en tenir à la vieille loyauté allemande et à la reconnaissance humaine, s'en va de par notre pays semant avec le sang et les ruines ses convoitises prussiennes. L'Allemagne s'est laissée prendre, à cette lourderie d'ours qui s'imagine être plus matoise que tous les renards de la ruse et qui travaille à confisquer la patrie allemande au profit de l'empire prussien ; mais la France en a assez de cette comédie sanglante. Elle se révolte sous la fourberie teutonique tout aussi fièrement qu'elle s'indigne des cruautés que lui inflige l'entêtement des têtes carrées.

O roi Guillaume, tu as beau t'enfuir de Versailles à Saint Germain, de Saint-Germain à Ferrières, et de là à Reims ; à Châlons, tu n'en entendas pas moins Sancho Pança te crier : « Raconte-moi ce que tu as semé aujourd'hui, et je te prédirai ce que tu récolteras demain ! »

Tu as semé la guerre à outrance, tu récolteras une guerre d'extermination.

Tu avais compté sur une campagne de trois semaines, et voilà quatre mois que cela dure.

Tu as mitraillé nos cuirassiers à Reichshoffen, nous avons mitraillé les tiens à Champigny. Tu nous as vaincus à Forbach, à Wissembourg, nous t'avons vaincu à Coulmiers, à Villiers.

La lutte commence à peine, et la revanche sera longue. Dussions-nous nous battre quatre ans encore, vingt-deux ans comme sous la Révolution et sous l'Empire, cent ans comme dans la guerre contre les Anglais, nous avons l'haleine longue et dure, nous tiendrons jusqu'au bout, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus un seul en France de toi et de ton peuple de proie.

La mort devait t'attendre avec impatience, pendant quatre-vingts ans que tu lui fais la cour ; Vous devez vous aimer d'un infernal amour.

Si la mort est ta complice aimée, elle est aujourd'hui notre associée. La France et Paris, réveillés par ta brutalité insolente, ont renouvelé leur pacté avec elle.

Tu n'as pas voulu la paix, ô Guillaume de Prusse, lorsque la République, se figurant naïvement que tu partageais son désir, est venue te l'offrir. Aujourd'hui, nous n'en voulons pas plus que toi. Nous avons juré, vainqueurs ou vaincus, de ne pas lâcher notre fusil tant que tes bandes hypocrites, tes sauvages frottés de mathématiques, comme les appelle Ad. Guérault, tiendront encore notre pays. Il faut que vous repassiez la frontière jusqu'au dernier, s'il reste un dernier.

La haine a amené l'heure des représailles, et nous verrons qui se fatiguera la première, de l'Allemagne ou de la France.

Opérations offensives du siège. — Attaque et prise de la Gare-aux-Bœufs. — Les Hautes-Bruyères. Le moulin Saquet. — Paris fourbissait ses armes depuis deux mois et plus. L'impatience aiguillait chaque jour sa haine, quand le canon d'Orléans est venu sonner l'heure de la lutte suprême. Ce jour-là Paris a pris ses rayonnements des jours de fête et, brave et joyeux, il s'est élancé au combat.

Le 28 novembre, il a ouvert la campagne par un grandiose feu d'artifice. Il a fait cet honneur à ses ennemis les Prussiens.

Dès six heures du soir, de longues batteries de mortiers et de canons pressés, amenés dans la plaine de Gennevilliers, ont lancé leurs obus, leurs bombes et leurs boulets sur les hauteurs d'Argenteuil, contre les buttes de Sannois et d'Orgemont. D'éclatantes fusées s'élevaient dans la nuit et allaient porter leurs éclats meurtriers dans les retranchements allemands.

Les forts et les remparts tonnaient de toutes leurs pièces. L'enceinte de la grande ville était en feu, et on aurait dit que ce jour-là Paris ceignait sa terrible auréole de bataille. Ce spectacle grandiose était rendu plus saisissant encore par les incendies qui avaient éclaté sur plusieurs points.

Les Prussiens, qui avaient fait une fausse attaque, ont dû comprendre de quelle manière ils seraient reçus si l'envie leur reprenait de tenter encore une fois le passage de la Seine en dessous de Bezons. Ils savent maintenant qu'on ne peut leur céder la presqu'île du nord-ouest sans la leur faire payer et payer bien cher.

Le feu, qui avait cessé un moment dans la soirée, a repris à minuit toute son intensité. La plus épou-



CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET.

(Suite)

LA MARQUISE. — C'est plus que de l'amour. Il me regarde comme une idole.

JOSÉPHINE. — Eh bien ! si l'on vous prouvait qu'il ne mérite pas tout à fait une abnégation aussi entière que la vôtre ?

LA MARQUISE. — Que voulez-vous dire ?

JOSÉPHINE. — Si vous appreniez qu'il n'est pas toujours exclusivement occupé de son idole ?

LA MARQUISE. — Achevez.

JOSÉPHINE. — C'est que... cela est délicat.

LA MARQUISE. — Vous en avez trop dit pour ne pas continuer.

JOSÉPHINE. — Vous avez raison. Sachez que dans les papiers saisis chez M. Chanvallon, on a trouvé une sorte de journal intime où il est beaucoup question d'une actrice du Théâtre-Français.

LA MARQUISE. — Ah !

JOSÉPHINE. — Une certaine Destigny, fort jolie, à ce qu'il paraît.

LA MARQUISE. — Et... vous supposez ?

JOSÉPHINE. — Je suppose que son idolâtrie pour vous ne l'a pas empêché d'être sensible aux charmes de cette Destigny.

LA MARQUISE, rougissant. — Cela ne se peut pas.

JOSÉPHINE. — Pourquoi donc ? Vous ne savez rien des choses de la vie, ma chère Louise. Un caprice ne détruit pas une passion.

LA MARQUISE. — Un caprice ?

JOSÉPHINE. — Je ne pense pas qu'on puisse qualifier autrement l'attention qu'il accorde à cette personne.

LA MARQUISE. — Mais ce serait affreux !

JOSÉPHINE. — Que vous importe, puisque vous n'aimez pas M. Chanvallon ?

LA MARQUISE, se remettant. — C'est vrai.

JOSÉPHINE. — A la bonne heure.

LA MARQUISE. — Je n'ai jamais entendu peser sur la vie et les acts de M. Chanvallon.

JOSÉPHINE. — Alors pourquoi pèserait-il sur les vôtres ?

LA MARQUISE. — Tenez, Joséphine, tout ce qui se passe, tout ce que je vois, tout ce que j'apprends,

cela me rend folle. Je ne saurais avoir une idée à moi avant demain. Excusez-moi, je vous prie.

JOSÉPHINE. — Le concert est fini. Rejoignons notre voiture. (Les deux femmes sortent.)

LA MARQUISE, rêveuse. — Destigny, dites-vous ?

JOSÉPHINE. — Destigny.

QUELQUES VOIX, au dehors. — Vive madame Bonaparte !

IX

— Ah çà ! qu'est-ce que devient donc notre second souffleur Chanvallon ? s'écria un soir l'acteur Saint-Phal en rentrant de très-mauvaise humeur dans la coulisse.

On jouait *Andromaque*, et Saint-Phal remplissait le rôle de Pyrrhus.

Ses camarades, hommes et femmes, se rassemblèrent autour de lui.

— Qu'est-ce que tu as, éternel grognon ? lui demanda Florence.

— J'ai que notre premier souffleur vient de m'envoyer, à deux reprises, une réplique pour une autre. On grognerait à moins. Encore si c'était un accident, je ne dirais rien, mais il est vraiment trop coutumier du fait. Dorénavant, je ne veux plus jouer qu'avec Chanvallon.

— La vérité est que M. Chanvallon souffle avec beaucoup d'intelligence, dit M^{lle} Destigny en s'approchant.

M^{lle} Destigny représentait Hermione ce soir-là.

vantable des canonnades a duré dix-huit heures. Les Prussiens ont dû en devenir sourds.

Nos troupes se sont retranchées dans l'île de Marante et au Pont-aux-Anglais.

Le lendemain 29, au point du jour, le général Vinoy, entouré de son état-major, arrivait au viaduc du chemin de fer d'Orléans, situé en face de la Gare-aux-Bœufs, à deux pas de Choisy-le-Roi. Le général commandant l'armée du Sud distribua à chacun son rôle pour l'action qui allait commencer. Le vice-amiral Pothuau, avec des fusiliers de la marine et les compagnies de marche des 106^e et 116^e bataillons de la garde nationale, fut chargé d'enlever la Gare-aux-Bœufs.

La Gare-aux-Bœufs est une énorme fabrique, à droite de la ligne d'Orléans. Ses murs étaient crénelés, et derrière les meurtrières se tenait un faible détachement de Prussiens, qui, grâce à leur abri maçonné, pouvaient faire beaucoup de mal à des troupes en rase campagne.

L'amiral Pothuau a brillamment exécuté les ordres qu'il avait reçus. Secondé par le capitaine de vaisseau Salmon et par MM. Desprez et Roger du Nord, colonel d'état-major de la garde nationale, il a vivement enlevé cette position où marins et gardes nationaux travaillaient à organiser la défense, quand l'ordre a été donné d'abandonner ce poste dont l'occupation présente de sérieux dangers.

Le colonel Valentin, commandant une brigade de la division de Maudhuy, était envoyé contre le village de l'Hay, qu'il a attaqué avec les 109^e et 110^e de ligne et les 2^e et 4^e bataillons de la garde mobile du Finistère.

Ces troupes ont été très-fermes. Le centre et la droite sont entrés dans le village, tandis que la gauche, tenue en échec par les tirailleurs ennemis abrités d'abord par une tranchée et ensuite par les murailles crénelées du parc de la Guiche, avait dûment à faire pour tenir tête aux Prussiens.

Deux fois nous sommes entrés dans le village, deux fois nous avons dû l'abandonner, après avoir vaillamment conquis les premières lignes.

Pendant cette attaque où la division Maudhuy a perdu pas mal de monde, et au moment où les réserves prussiennes arrivaient en masses profondes, les batteries de la redoute des Hautes Bruyères et celles du Moulin-Saquet écrasaient les feux de l'ennemi.

A ce tir, déjà formidable, se joignaient celui des canonniers ancrés en amont du Port-à-l'Anglais, et les détonations des pièces de gros calibre montées sur des wagons blindés et stationnant sur la voie du chemin de fer. Le fort de Charenton et les bat-

teries de Vitry se mêlaient à ce concert, dont l'effet a été de faire éprouver de sérieuses pertes à l'armée prussienne.

La redoute des Hautes-Bruyères est aujourd'hui plus qu'une redoute. C'est bel et bien un fort dont le Mont-Valérien pourrait seul se déclarer le rival. Il est bâti sur le plateau de Villejuif, et il domine, ainsi que l'indique notre dessin, le village d'Arcueil-Cachan, le parc Raspail, qui se blottissent à ses pieds. Au besoin, il pourrait balayer l'aqueduc dont les Prussiens ont rompu les premières arches, et le chemin de fer d'Orsay dont les rails se cachent dans la vallée. Le village de l'Hay est directement sous son feu, qu'il peut porter jusqu'à la route d'Orléans et Bourg-la-Reine. Dans les puissants retranchements du fort une division tiendrait contre toute une armée. Ses pièces de marine fouillent, à une distance de six mille mètres, la vallée de la Bièvre, comme celle de Choisy-le-Roi. La plaine environnante est protégée par les mitrailleuses qui allongent leurs coups plus grêles. La batterie de l'aqueduc et les deux petites redoutes construites en avant de Cachan enfilent les routes voisines et le chemin de fer.

Avec l'Hay et Arcueil-Cachan, se groupent sous l'observatoire merveilleux des Hautes-Bruyères, les villages de Chevilly et de Thiais, les bois de Verrières, les grands châteaux en pleine forêt, les mamelons d'Antony, de Fresnes et de Rungis, dominés, tout au fond, par la tour noire de Montlhéry.

Telle qu'elle est aujourd'hui, la redoute des Hautes-Bruyères est le plus bel ouvrage que nous ayons construit dans un moment où, sous l'œil et le canon de l'ennemi, il a fallu tout improviser, armes, soldats et forteresses. Elle tient sous son feu toutes les positions prussiennes de Choisy à Sceaux.

A l'est des Hautes-Bruyères et à 1,500 mètres en avant du fort de Bicêtre, nos travailleurs ont élevé, sur le versant du même plateau de Villejuif, la redoute du Moulin-Saquet, qui menace plus directement Choisy et Thiais.

Les hauteurs du Moulin-Saquet, où ne reste pas la trace du moindre moulin à vent, planent de 109 mètres au-dessus de la plaine qui s'étend jusqu'à Créteil. Son artillerie commande la ligne du chemin de fer d'Orléans, sur laquelle se trouve la Gare-aux-Bœufs, et en avant le village de Vitry. Le mamelon de Montmesly se dresse dans le fond de ce paysage qui a pour premier plan les pentes du plateau de Villejuif et le fort d'Ivry. Notre gravure en dessine le panorama, et c'est là que s'est passée l'action du 29 novembre.

La redoute elle-même se compose de trois encein-

tes aujourd'hui parfaitement défendues et servant de points d'appui à des cheminements exécutés à mi-côte du plateau. Malgré les efforts de l'ennemi et les batteries qu'il a établies au moulin de Thiais et autour de l'Hay, ces cheminements sont parvenus jusqu'à 1,000 et 1,500 mètres des positions prussiennes.

C'est de là que se sont élancées les colonnes de la division Vinoy pour se jeter sur la Gare-aux-Bœufs et le village de l'Hay.

Ce sont encore les batteries de ces deux redoutes qui ont protégé la retraite de nos troupes qui, ce jour-là, exécutaient leur brillante attaque au sud de Paris.

Passage de la Marne par la 2^e armée de Paris. — Bataille de Champigny. — Le moment était venu de rompre le cercle de fer qui nous enserme depuis soixante-dix-huit longues journées. Le général Ducrot l'avait annoncé à ses troupes de la 2^e armée, et c'est lui qui a tenté le premier d'ébranler ce mur d'airain qui menace de nous étouffer dans une lente et douloureuse agonie.

Le 29 novembre, il réunit ses troupes dans la presqu'île de Saint-Maur et il fit jeter des ponts sur la Marne. Malheureusement une crue survenue dans la nuit et la rupture d'un barrage avaient donné à la rivière une telle impétuosité de courant, que les pontonniers durent renoncer à leur entreprise.

Le lendemain, la 2^e armée passait la Marne sur trois ponts différents jetés en face de Cœuilly et de Chennevières. Depuis la veille, les forts et les batteries de position écrasaient l'ennemi de leur feu et préparaient la route à nos troupes d'attaque, qui furent immédiatement lancées contre les positions prussiennes.

L'action s'engagea vivement sur plusieurs points, et l'entrain de nos jeunes soldats fut admirable. Le gros de l'affaire eut lieu à Cœuilly et à Villiers-sur-Marne, sur le plateau qui s'étend de Bry-sur-Marne à Champigny.

Dès le commencement de l'action, et après le passage de la Marne, le général Faron, qui tient la droite, débusque les Prussiens de Champigny, tandis que la gauche, sous les ordres du général de Massiou, s'empare du village de Bry et des hauteurs qui le couronnent.

Notre centre marche rapidement contre les positions prussiennes établies sur les crêtes qui courent d'un coude à l'autre de la Marne. Il arrive sur la route de Villiers jusqu'à son point d'intersection avec la ligne ferrée de Mulhouse.

— Qu'on me rende Chanvallon ! s'écria Saint-Phal.

— Cela n'est peut-être pas aussi facile que tu crois, répondit Florence.

— Pourquoi donc ? Il n'y a qu'à l'envoyer chercher, je suppose.

— Oui, à la Conciergerie... Mais je ne me charge pas de la commission.

— A la Conciergerie ! répéta le groupe sur un ton de surprise et en se resserrant autour de Florence ; que veux-tu dire ?

— Vous ne savez donc rien ?

— Rien absolument.

— Notre second souffleur a été arrêté et conduit en prison.

— Bah ! dit Saint-Phal.

— Lui, un jeune homme si doux ! ajouta M^{lle} Destigny ; qu'a-t-il donc fait ?

— Il a conspiré, répondit Florence.

— Mais il ne parlait jamais politique.

— Raison de plus, répliqua le régisseur d'un air sentencieux ; les vrais conspirateurs se trahissent par leur silence.

— Oh ! oh ! dit Dugazon survenant, j'en ai connu de fièrement bavards !

— Sans te compter... ou en te comptant ? demanda Florence.

A cet instant, l'avertisseur s'avança vers M^{lle} Destigny.

— Mademoiselle, voici votre entrée, lui dit-il.

— Merci..

Et la jeune Hermione remonta vivement au théâtre.

Dugazon, qui était son professeur, — car le spirituel comique excellait surtout à former des sujets tragiques, — la suivit des yeux avec intérêt.

— Comment va-t-elle ce soir ? demanda-t-il à Saint-Phal.

— Supérieurement ! répondit celui-ci ; il y a de l'étoffe chez cette petite fille.

Dugazon s'appuya contre un portant de coulisse pour écouter.

Il n'était pas seul en ce moment à s'intéresser à son élève.

Au fond d'une petite loge grillée du rez-de-chaussée, deux femmes prêtaient une attention extraordinaire au jeu de M^{lle} Destigny.

C'était M^{lle} V....., chef d'emploi du Théâtre-Français (on ne permettra de ne pas la désigner davantage), avec une de ses amies répondant au nom d'Eudoxie.

Elles échangeaient des observations rapides, entrecoupées, à demi-voix.

Eudoxie disait à M^{lle} V..... :

— Comment lui as-tu laissé jouer ton rôle aujourd'hui ?

— On a profité de mon absence pour mettre son nom sur le tableau ; c'est une trahison indigne.

— Un de tes meilleurs rôles !

— Sois tranquille, je me vengerai ! dit M^{lle} V....

Quelques minutes de silence suivirent ces paroles.

Elles écoutaient et elles regardaient.

La grande scène du quatrième acte entre Hermione et Pyrrhus venait de commencer.

Cette scène, écueil de toutes les débutantes, devait être le triomphe de M^{lle} Destigny. Toutes les nuances si nombreuses de la tirade finale, — dédain, colère, supplications, — furent admirablement rendues par elle.

— Allons, murmura M^{lle} V..... pâle comme le mouchoir qu'elle ne cessait de mordre, allons, c'en est fait, je suis éclipsée, détronée....

— Es-tu folle ! dit Eudoxie.

— Non, non, je m'y connais ; cette petite ira loin.... si on ne l'arrête pas en route.

— Il faut l'arrêter ! s'écria la confidente.

— Je ne demande pas mieux, reprit M^{lle} V....., mais comment ?

— Une cabale, parbleu !

— Cela ne réussit pas toujours, et l'on m'accuserait peut-être. J'ai une autre idée.

— Laquelle ?

— Tu sais que le général Lafosse est le protecteur de Destigny ?

— Oui, répondit Eudoxie.

Et elle ajouta avec une moue méprisante :

— Tous ces militaires ont si peu de goût !

M^{lle} V..... continua, après l'avoir remerciée d'un sourire mélancolique :

— La petite croit absolument à l'affection du général, car elle apporte à la ville autant d'exaltation qu'à la scène.

— Quel rapport y a-t-il?... murmura Eudoxie.

— Apprends donc que...

Une salve d'applaudissements vint couper la parole au chef d'emploi, M^{lle} V....



Fort d'Ivry. Creteil. Vitry. Montmély. Gare-aux-Bœufs.

LE MOULIN SAQUET dans la journée du 29 novembre. — Diversion de l'armée sur la Gare-aux-Bœufs et Montmély. — (Dessin d'après nature de M. Sellier.)



Platz Villedieu. Redoute du Moulin-Saquet. Baraquements. Villedieu.



Ambulance des dominicains d'Arcueil.

Redoute des Hautes-Bruyères. Arcueil.

LES HAUTES-BRUYÈRES dans la journée du 29 novembre. — Diversion de l'armée sur la Gare-aux-Bœufs et Montmély. — (Dessin d'après nature de M. Sellier.)



Cachan. Chemin de fer d'Orsay. L'Hay. Bour-la-Reine. Route d'Orléans.

Bour-la-Reine. Route d'Orléans.

La résistance des Prussiens sur le plateau de Bry d'abord, ensuite sur la position de Villiers, ne peut tenir devant l'élan de nos troupes, qui se rangent en bataille entre Bry et Champigny. Cent cinquante pièces de canon et de mitrailleuses couvraient notre front en demi-cercle.

Les tirailleurs prussiens, abrités dans leurs retranchements et les batteries fixes, ouvrirent alors contre les nôtres un feu nourri. Leur première ligne d'artillerie tirait sur le coteau de Bry, une seconde occupait le talus du chemin de fer, enfin une troisième se cachait derrière un ouvrage en terre.

Le village de Bry fut enlevé à la baïonnette par les 123^e, 124^e et 125^e de ligne, un détachement de zouaves et quelques bataillons de mobiles de la Seine.

Les Prussiens, soutenus par l'artillerie, revinrent à la charge. Il y eut alors dans le village une lutte corps à corps dans laquelle plusieurs de nos officiers furent mis hors de combat.

Nous abandonnâmes un moment le village, que notre artillerie se mit à foudroyer des hauteurs de Villiers. C'est à coups de canon qu'on se disputait la possession de Bry.

A deux heures, arrive par Nogent le général d'Exéa avec sa division qui s'élance dans le village et oblige les Prussiens à reculer à leur tour.

Ce fut alors une lutte à outrance. Les balles, les obus, la mitraille pleuvaient des deux côtés. On compte que dans cette journée notre artillerie a consommé 25,000 cartouches.

Les Allemands, à tout prix, voulaient nous rejeter hors du village. Des régiments de cavalerie descendirent au pas la côte de Villiers, et, arrivés à 500 mètres de nos colonnes, prirent leur galop de charge.

Au moment où uhlands et cuirassiers arrivent à bonne portée, les mobiles qu'ils s'apprêtent à sabrer se couchent ventre à terre et découvrent une batterie de mitrailleuses qui les anéantit presque en entier. Les chevaux de ces beaux régiments, restés sur le champ de bataille, ont été transportés à Paris, auquel ils assurent de la viande fraîche pour dix jours.

Le carnage, à ce moment-là, fut terrible. Le succès de la journée fut décidé par la vigueur de l'artillerie qui redoubla alors et par les feux si décidés de notre infanterie. Les Prussiens lâchèrent pied enfin, et le général Ducrot, avec la deuxième armée, coucha sur les positions conquises.

Le général Trochu, qui depuis le commencement

des opérations offensives a pris le commandement général, passa également la nuit au milieu de ces jeunes soldats qui avaient culbuté 100,000 hommes de troupes éprouvées.

Pendant cette attaque, la division Susbille, en dehors et sur la droite de l'action générale, faisait une très-utile diversion. Après avoir enlevé avec beaucoup d'entrain le hameau de Montmesly, elle se repliait devant des forces supérieures et se retirait sur Créteil.

La journée du 1^{er} décembre s'écoula dans le calme. Les deux armées avaient besoin de se remettre sur le terrain conquis, où nos troupes avaient passé la nuit; on s'occupa de ramasser les blessés des deux camps qu'on n'avait pas eu le temps de secourir la veille. On enterra les Français et les Prussiens qui avaient succombé dans cette terrible lutte.

Le 2 décembre, jour de l'anniversaire du glorieux Austerlitz, choisi, en 1851, par le neveu du grand homme pour exécuter son coup d'Etat, les Prussiens attaquèrent dès l'aube les positions qu'ils avaient perdues le 30 novembre. On était prêt à les recevoir, car on ne surprend pas le général Ducrot.

Cependant la première attaque fut tellement vive que le camp des mobiles, établi sur le versant de Champigny, fut débordé du premier coup. On se replia sur le village, et le feu de l'artillerie prussienne vint se briser contre nos batteries campées en arrière du bourg.

D'un autre côté, les Saxons attaquaient en masses profondes les positions de Bry et couronnaient vivement les crêtes. Pour la seconde fois en deux jours la lutte se livrait acharnée dans ce pauvre village. Le choc le plus violent eut lieu sur la place de la Mairie. Cependant la division de Maussion tenait bon, mais le centre fut forcé de se replier sur le chemin de fer et dans le bois du Plant.

Nos batteries maintenaient l'ennemi, quoique les obus prussiens vinssent tuer chevaux et artilleurs. Le fort de Nogent faisait aussi feu de toutes ses pièces pour arrêter la marche agressive des Allemands, qui cependant, à neuf heures, avaient reconquis leurs positions de l'avant-veille.

Nos canonniers redoublent d'activité et lancent tous leurs feux sur les colonnes de l'infanterie prussienne, qui finissent par fléchir.

Nos batteries de Champigny refoulent l'ennemi dans les bois de Cœuilly.

A ce moment, la division de Bellemare arrive sur le champ de bataille et active l'offensive. L'artillerie s'avance et coupe en flanc la retraite des Saxons, qui se replient entre Bry et Villiers. Jus-

qu'à midi, pendant deux heures, l'ennemi est haché par les mitrailleuses.

Toutes les positions sont reconquises.

A une heure, le général Trochu passe sur le front des troupes; il est acclamé, il est triomphant.

De nouvelles batteries ennemies arrivent au galop de Chennevières, et un duel d'artillerie s'engage, soutenu de notre côté par le fort de Nogent.

L'artillerie prussienne, battue en brèche de trois côtés, est, au bout d'un quart d'heure, réduite au silence et forcée de s'éloigner pour sauver ses pièces.

La victoire est à nous. Elle était due surtout à la puissance et à la rapidité de mouvement de notre artillerie nouvelle, qui, proportion gardée, a le plus souffert dans cette grande journée du 2 décembre.

Les pertes des Prussiens ont été estimées à 22,000 hommes. Ils avaient déjà perdu beaucoup de monde dans les journées des 28, 29 et 30 novembre.

Les attaques qu'ils ont tentées le lendemain matin à la faveur du brouillard ont été molles. Ils ont été rondement reconduits.

A deux heures, le mouvement de retraite de l'armée de Paris s'exécute sans être inquiété. Le général Ducrot repasse la Marne, et le soir même nous campons dans le bois de Vincennes.

Le général Renault, qui avait eu un pied emporté dans la bataille, et qui avait subi l'amputation, a succombé depuis, ainsi que le commandant Franchet, des éclaireurs de la Seine, et qui avait été blessé pendant l'action. Plusieurs chefs de bataillon de mobiles ont succombé dans ces glorieux combats qui marquent si glorieusement la première période de notre œuvre de délivrance.

Les ambulances. — *Les bateaux-mouches affectés au transport des blessés.* — Depuis le 28 novembre, toutes les ambulances de Paris rivalisent de dévouement pour enlever du champ de bataille les malheureuses victimes de cette horrible guerre.

M^r Bauer, qui a pris la haute direction des ambulances de la Presse et qu'on voit, tous les jours de combat, suivre à cheval l'état-major de l'armée, partait, le lundi de la semaine dernière, du Champ-de-Mars, à la tête de ses escouades d'infirmiers et de brancardiers. Les grandes voitures à la croix rouge, attelées de leurs vigoureux chevaux, suivaient vivement les quais de la Seine et se dirigeaient sur la porte de Montrouge.

Le lendemain, elles suivaient la 2^e armée et exploraient les champs dévastés de Villiers et de Champigny. Une centaine de frères des écoles chrétiennes les ont accompagnées. Le dévouement et

Pour se faire entendre, elle fut obligée de se pencher vers l'oreille de son amie.

— Il se pourrait! s'écria celle-ci.

— Je l'ai appris tout à l'heure d'une façon détournée, mais certaine.

— Et Destigny ignorerait cette nouvelle?

— J'en suis presque sûre, dit M^{lle} V...

— Alors, il n'y a pas une minute à perdre; il faut qu'elle l'apprenne sur-le-champ, avant de rentrer en scène.

— Tu m'as comprise.

— C'est le plus sûr moyen d'empêcher son succès au dernier acte... Mais je ne peux moi-même l'instruire... Elle verrait d'où part le coup, dit Eudoxie en réfléchissant.

Puis, tout à coup :

— Je vais faire la leçon à Thénard et la lancer ensuite sur notre rivale.

— Bien trouvé! s'écria M^{lle} V..., mais fais vite!

— Attends-moi! s'écria la complaisante Eudoxie en s'élançant hors de la loge grillée.

M^{lle} Destigny venait de monter au foyer des artistes, où elle recevait les félicitations plus ou moins sincères de ses camarades et des habitués.

Le foyer du Théâtre-Français a été, de tout temps, le rendez-vous des gens d'esprit et des gens de cour. Ceux-ci n'y tenaient pas toujours le premier rang; témoin l'anecdote suivante. Le duc de C*** était bossu, mais c'était un joli bossu, gracieux, sémillant, n'ayant que le tort de sacrifier un peu trop à la causticité. Il commit la faute, un soir, de s'attaquer à M^{lle} Contat et de hasarder quelques

traits sur l'embonpoint qui commençait à menacer sa beauté. Celle-ci dissimula son dépit du mieux qu'elle put, mais elle sut adroitement amener la conversation sur les bossus. Le duc de C*** accepta bravement la partie sur ce terrain.

— Nous ne sommes pas tant à plaindre, nous autres bossus, s'écria-t-il avec suffisance; on nous accorde généralement d'être des gens d'esprit.

— Ah! monsieur le duc, répliqua vivement Contat, vous n'êtes que contrefait!

Au foyer du Théâtre-Français venaient presque tous les soirs deux débris très-accusés du dix-huitième siècle : le marquis de Ximénès, un ami de Voltaire, ridé, cassé et malin comme lui; — et André de Murville, gendre de Sophie Arnould, auteur présomptueux, que les brocards de sa belle-mère n'ont point épargné. Là aussi se montraient assez régulièrement Andrieux, Baour-Lormian, Alexandre Duval, Vigée, Desfaucherets, vingt autres mêlés à de hauts fonctionnaires et à de galants aides de camp.

Ces habitués formaient une sorte de famille, ainsi que le prouve un trait fort honorable et peu connu. Le sombre Joseph Chénier, malgré ses succès dramatiques, était tombé dans la gêne. A bout de ressources, il se vit réduit à vendre sa bibliothèque. Les habitués du foyer du Théâtre-Français, ayant appris ce fait de la bouche même du libraire acquéreur, tirent conseil, — et quelques jours après, l'auteur de *Charles IX* et de *Timoléon*, en rentrant chez lui, retrouva ses livres sur les mêmes tablettes qu'ils occupaient naguère.

Ces mêmes habitués saluèrent avec empressement le talent naissant de la jeune Destigny.

Elle recevait leurs compliments avec une joie naïve, lorsqu'elle vit arriver à elle M^{me} Thénard, haletante, les bras au ciel.

Il y a toujours eu des Thénard au Théâtre-Français, comme il y a toujours eu des Batiste.

M^{me} Thénard fendit le flot des habitués (style de l'endroit) et se jeta au cou de M^{lle} Destigny.

— Ah! ma chère enfant! cria-t-elle, il faut que je vous embrasse pour le plaisir que vous m'avez fait! Vous avez été sublime, prodigieuse!

— Vous êtes trop indulgente, ma bonne Thénard; vous me gâtez comme ces messieurs.

— Non pas, vous m'avez été à l'âme... Mais venez donc par ici, que je vous dise à l'écart tout ce que je pense de vous.

M^{lle} Destigny se laissa entraîner en souriant.

Lorsque M^{me} Thénard la tint dans l'embrasure d'une croisée :

— Pauvre enfant! dit-elle avec un gros soupir et en lui serrant les mains.

M^{lle} Destigny leva sur elle des yeux étonnés.

— Je sais tout, reprit la Thénard; je vous plains et je vous admire.

— Vous me pleignez?

— Vous avez d'autant plus de mérite à jouer comme vous venez de le faire, que votre cœur doit être navré en ce moment.

— Mon cœur? répéta M^{lle} Destigny; qu'est-ce que mon cœur a à faire là dedans?

l'abnégation de ces frères se sont montrés, ce jour-là, à la hauteur des grands sentiments chrétiens. Amis et ennemis, ils les recueillaient, même alors que les Prussiens ne cessaient pas leurs feux. Il paraît que malgré la protection dont les couvrent le drapeau et les insignes de la convention de Genève, leur zèle n'a pas toujours été respecté par les soldats du roi Guillaume, qui lui-même ne respecte plus grand'chose quand l'intérêt prussien peut en souffrir. Mgr Bauer, dans une lettre adressée ces jours derniers aux journaux, s'est vivement plaint du mépris qu'ont les Prussiens pour les stipulations internationales. Il a vivement protesté contre cette barbarie qui fait tirer sur les blessés et ceux qui se dévouent à les arracher à la mort. Je ne sais si sa protestation sera accueillie par l'état-major prussien, qui ne se pique pas de tendresse.

Malgré tout, l'œuvre de charité s'est accomplie, et bien des Allemands doivent la vie à ces humbles esclaves du devoir, qui ne craignent pas de voir leur robe de bure éclaboussée par le sang que les autres répandent.

Les bateaux-omnibus de la Seine ont été aussi employés au transport des blessés. La réquisition qui les a dirigés dans les deux bras de la Seine qui enserrant la presqu'île de Vincennes a été dictée par une pensée heureuse. Plus commodément installés, les convois de blessés amenés par les bateaux-mouches glissent sur l'eau sans éprouver les dures secousses que l'inégalité du pavé ou les ornières des routes impriment aux voitures. Le voyage est plus court également, car la vapeur amène rapidement les bateaux au pont d'Austerlitz ou en plein cœur de Paris, d'où les malades sont dirigés sur les diverses ambulances.

Nous avons vu le débarquement de ces malheureuses victimes de la guerre, frappées, mutilées par les balles et les obus. Ce spectacle est déchirant.

En face de ces jeunes gens dont le fer et le plomb ont labouré les chairs ou brisé les os, on se demande s'il ne doit pas avoir le cœur cuirassé d'un triple airain celui qui de sang-froid condamne l'humanité à de pareilles hécatombes. On s'interroge dans sa conscience, et on se dit que ce roi, qui, à un moment donné, pouvait donner la paix à deux peuples qui s'égorgeaient, et qui ne l'a pas fait, mérite toutes les malédictions de l'Europe pour le sang que son cruel entêtement fait encore répandre. On maudit soi-même cet ambitieux qui, après les massacres de Forbach, de Reichshoffen, de Metz et de Sedan, a trouvé que les morts n'allaient pas assez vite.

MAXIME VAUVERT.

LES MÉMOIRES DE LA RÉPUBLIQUE

GRILLE.

Grille mourut bibliothécaire d'Angers. Il était du pays, il l'avait vu en des jours qu'on n'oublie pas, et il s'est plu à en retracer l'histoire dans une suite de volumes qui ne furent point assez remarqués à Paris, bien qu'ils aient vu le jour rue du Jardinot, à la librairie Chamerot (1832). Pour ma part, je fais cas de sa *Vendée en 1793*. La précision du témoignage personnel, les preuves écrites des faits qu'il aime à multiplier, sont animées par un cœur de patriote dont les élans ne parurent point toujours de mise au public gourmé. On jugera de sa manière par les extraits suivants, qui portent tous sur la résistance d'Angers à l'armée vendéenne, qu'on appelait l'armée brigandine, en décembre 1793. Grâce à Dieu! nous n'en sommes plus à la guerre civile; mais, à part cette heureuse différence, on trouvera ici des passages qui sentent presque l'actualité.

L'Approche de l'ennemi

« Mais voici l'heure : Aux armes ! On bat la générale. Est-ce l'ennemi ? Non, c'est une fausse alerte. On se couche, on se lève, on dort, on écoute, on sait que les Brigands viennent, mais par où ? Ils ont passé la Mayenne à Laval, la Sarthe à Sablé, le Loir à Durtal. Ils sont à Pellouailles, à deux lieues, et l'on ignore encore si leur dessein n'est pas de prendre par Saumur, pour rentrer par Doué dans la Vendée. »

Les Préparatifs.

« Des canons furent placés sur toutes les tours; chaque pièce fut confiée à une escouade d'artilleurs : ces hommes, chargés du service des batteries, étaient des canonniers de la garde nationale, pris généralement parmi les pompiers, poêliers, serruriers, hommes accoutumés au fer, au plomb, au feu, et parmi les couvreurs, comme intrépides et fermes. Il y avait en outre à Angers un détachement du 8^e régiment d'artillerie de ligne; chaque soldat devint chef de pièce, pointeur, et donna des leçons aux gardes nationaux. On s'exerçait matin et soir, on s'accoutumait à la manœuvre dans un espace étroit, et l'on allait jusqu'à prendre la précaution de comparer les boulets avec le calibre,

afin de ne pas manquer son coup à l'occasion, qui ne pouvait plus tarder à venir.

« Les meubles des moines et des nobles absents sont enlevés et transportés au district. On ne laisse pas une glace, un lit, un fauteuil. On prend les ferailles et tout ce qui pourrait servir aux Brigands de quelque manière. On rentre le vin, la paille, les sacs de farine et de blé. Voyez-vous toutes les familles éplorées qui emportent sur leurs épaules du linge, des malles d'effets, des marchandises de toute espèce; qui traînent à leur suite mères, enfants, malades ! C'est la désolation et la ruine. La nuit se passe à ces déménagements. Au point du jour, et quand on juge que tout doit être vide, des soldats, armés de torches, se répandent au dehors et mettent le feu aux maisons qui avoisinent le plus les remparts. Des propriétaires s'opposent à l'incendie; des querelles s'engagent, des rixes ont lieu sur tous les points, et un bruit affreux, des cris étranges, des lamentations retentissent depuis la cour Saint-Laud et la Croix-Montailler jusqu'à la Grosse-Pierre et la Chaloire.

« Cependant huit heures sonnent à Saint-Maurice, et la générale qui bat depuis une heure a rassemblé la garde nationale. Tout le monde est à son poste. Remarquez ceci : pour les cérémonies et pour les revues on avait peine à prendre les armes; on s'exemptait quand on pouvait de ces vains services, et l'on cherchait de bonnes raisons pour rester chez soi à ses affaires ou à ses plaisirs; mais aujourd'hui tout le monde se lève, s'habille, s'arme, accourt et montre un dévouement qui ne trouve point de bornes. Pas un citoyen ne manque à l'appel, et cet exemple impose à la troupe de ligne.

« Les régiments sont placés le long des chemins de ronde, au pied des remparts, et prêts à monter dessus au premier signal.

« Les deux bataillons de la garde nationale sont en réserve sur le parvis Saint-Maurice et dans la rue de l'Évêché, au pied du clocher; sur le clocher même, l'opticien Pédrallo est en observation; il braque ses lunettes sur la route de Paris, sur les fourneaux à chaux, sur la tour de Russo et les Justices; il a l'ordre d'avertir de tous les mouvements qu'il verra faire à l'ennemi. A neuf heures juste, il lance en bas une pierre avec un petit billet sur lequel on lit au crayon : « Voilà les Brigands; ils sont aux Mortiers; nos deux pièces de 4 sont en retraite et rentrent à toute bride par le Champ-de-Mars. » Aussitôt un roulement de tambour se fait entendre. Les bataillons s'apprentent, on lève les faisceaux, chacun prend son fusil et son rang. Fardeau et Bérault précipitent le commandement :

— Héroïque jusqu'au bout ! voilà comme j'aime à vous voir !

— Parlez plus clairement, je vous en prie, ma chère Thénard.

— A quoi bon, pauvre petite ? Ne me comprenez-vous pas de reste ? Votre rôle d'Hermione n'est-il pas aujourd'hui plus que jamais en situation ? Et Pyrrhus, votre Pyrrhus à vous, le général Lafosse...

— Eh bien ?

— Ne va-t-il pas épouser son Andromaque ?

M^{lle} Destigny pâlit.

— Qu'est-ce que vous me dites là, Thénard ? prononça-t-elle.

— Ce que dit tout le monde, répondit la caillette, ce que j'ai appris de tout le monde... il y a un instant.

— Le général Lafosse se marie ?

— Ne le saviez-vous donc pas ?

— Répondez, dit la jeune fille en saisissant violemment Thénard par les deux bras, répondez !... Il se marie ?

— Oui, répondit celle-ci, effrayée.

— Vous en êtes bien sûre ?

— C'est la nouvelle du jour... Mais qu'avez-vous, mon enfant ? Vous me faites peur !

— Avec qui se marie-t-il ?

— Avec...

— Oh ! ne me cachez rien ! s'écria M^{lle} Destigny avec un accent terrible.

— Avec une marquise, je crois, dit la Thénard,

tremblante; mais je croyais que vous étiez informée de tout cela.

— Non... et je vous remercie, dit M^{lle} Destigny, les yeux fixés en terre d'un air farouche.

Le coup avait réussi.

X

Pendant que ces choses se passaient au foyer, voici l'événement singulier qui se passait sur la scène :

Par l'un des trous du rideau, Saint-Phal examinait la salle.

Tout à coup il poussa une exclamation de surprise.

— Ah ! mon Dieu ! dit-il.

Et, regardant plus attentivement :

— Mais, oui... c'est bien lui... lui-même... Il n'y a pas à en douter.

Alors il se retourna et appela le régisseur.

— Florence ! Florence !

Florence accourut.

Saint-Phal l'apostropha en ces termes :

— Qu'est-ce que tu nous disais donc tout à l'heure, que notre second souffleur Chanvallon avait été arrêté ?

— Mais oui, répondit Florence.

— Jeté en prison ?

— C'est l'exacte vérité.

— Eh bien, approche-toi de ce trou... regarde par ici... dans le coin du parterre... Qu'est-ce que tu vois ?

— Attends... Oh ! ... s'écria Florence.

— *Qu'en dis-tu ?* articula Saint-Phal, avec l'accent de Talma dans *Manlius Capitolinus*.

— Je dis que ce spectateur ressemble étonnamment à Chanvallon.

— Mais c'est Chanvallon en personne !

— La chose est impossible.

— J'affirme que c'est lui ! dit Saint-Phal.

— Non, répliqua Florence.

— Regarde-le encore.

— C'est bien sa taille, sa façon de se vêtir et de se tenir... mais celui-ci est plus replet.

— Allons ! c'est Chanvallon, te dis-je; j'en appelle à tous nos camarades.

On se pressa autour du rideau.

Les avis furent partagés, mais tout le monde fut d'accord pour constater une rare ressemblance.

— Il faut que j'en aie le cœur net, dit Florence en s'appretant à sortir.

— Où vas-tu ? lui demanda Saint-Phal.

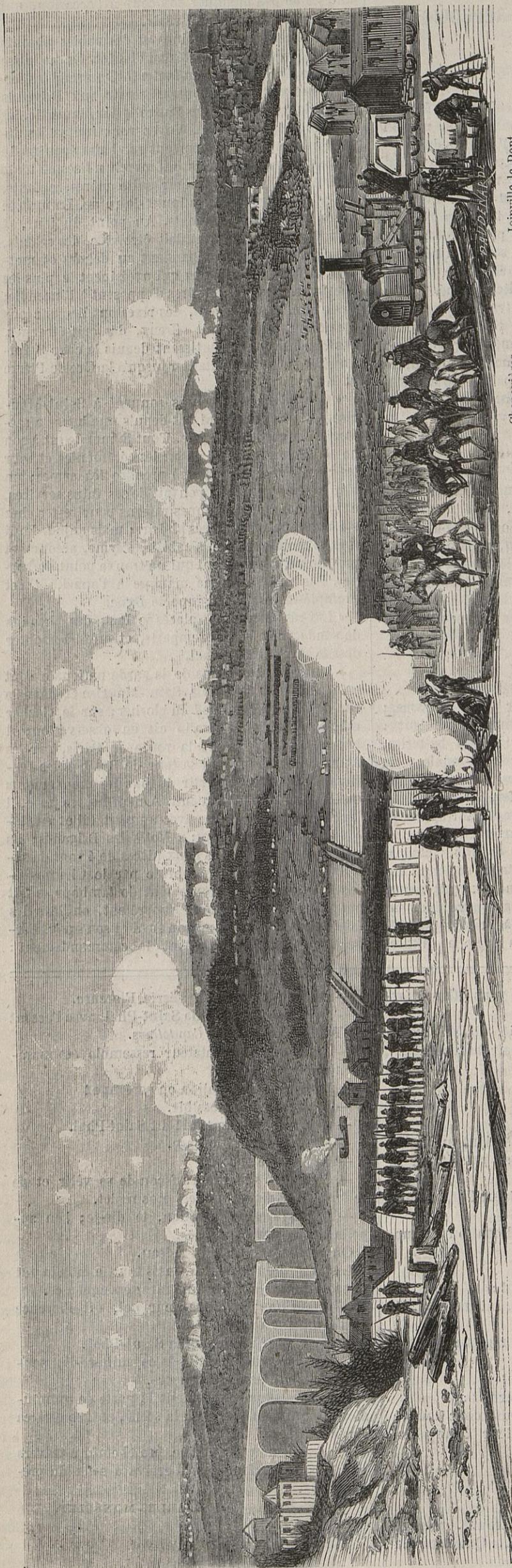
— M'assurer de l'identité de ce gaillard-là, pendant que l'entr'acte dure encore.

Florence gagna rapidement la porte de communication qui unit la salle à la scène, et il se dirigea vers le parterre.

Il se fraya, non sans peine, un chemin à travers les spectateurs refoulés, et il arriva à ceux du premier rang.

CHARLES MONSELET.

(La suite au prochain numéro.)



Bry-sur-Marne. Viaduc de Nogent.

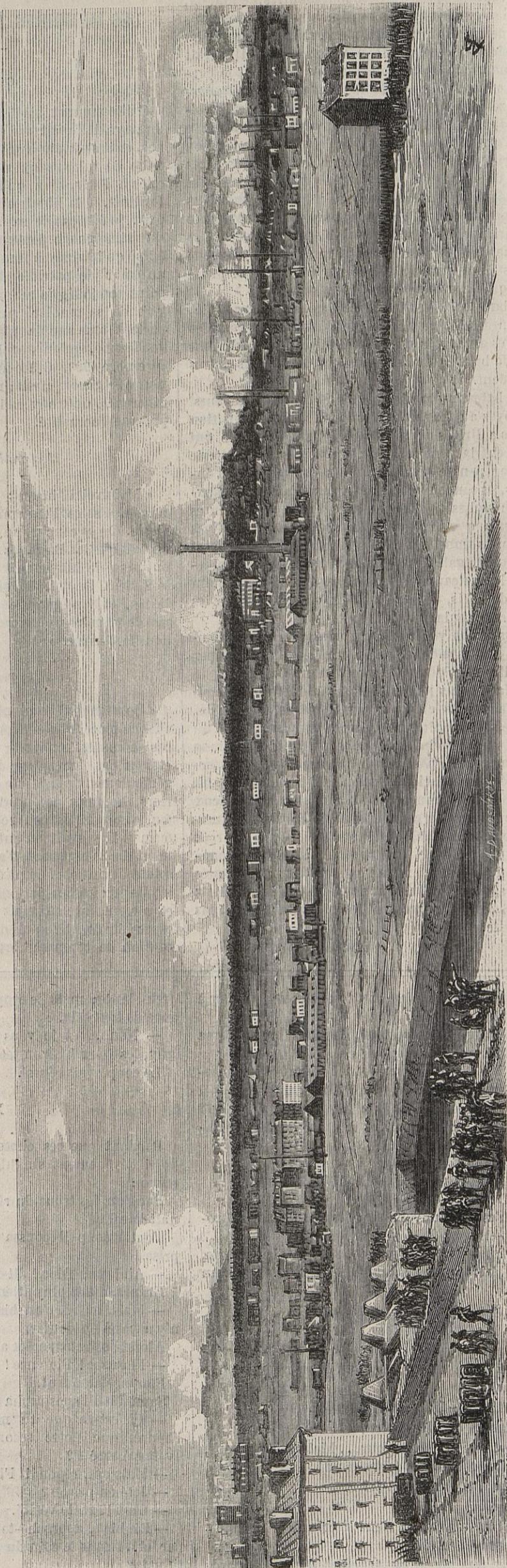
Champigny.

Vi liers.

Chenevières.

Joinville-le-Pont.

LA BATAILLE DE CHAMPIGNY. — Aspect du champ de bataille de Bry-sur-Marne à Joinville-le-Pont, du chemin de fer de Nogent. — (D'après croquis sur aquarelle de M. Henry de Montaut.)



Donjon de Vincennes. Fort de Nogent.

Bois de Vincennes.

La Faisanderie.

Redoute de Gravelle.

La bataille du 2 décembre, vue des remparts, à midi, bastion 90. — (Dessin d'après nature de M. de Bérard.)

Le champ de bataille.

Fort de Curenton.



LE SIÈGE. — Le départ des ambulances de la presse, réunies au Champ-de-Mars, le 29 novembre. — (D'après le croquis de M. Pothey.)

Garde à vous ! portez armes ! » Ménard accourt à cheval : « Angevins, s'écrie-t-il, voulez-vous défendre votre ville et soustraire vos femmes, vos biens, vos drapeaux à la rage des Brigands ?

« — Oui, nous le voulons !
 « — Eh bien, chers camarades, le moment est venu de se montrer. Canonniers, à vos pièces ! gardes, à vos postes ! Les troupes de ligne ont déjà

pris pied derrière les parapets. Que le second bataillon aille les rejoindre, qu'il les soutienne, les guide, les échauffe par sa présence. Que le premier bataillon reste encore ici un moment, afin



Intérieur d'un bateau-mouche ramenant les blessés de la bataille de Champigny. — (Dessin de M. Gustave Janet.)

La bataille du 2 décembre, vue des remparts, à midi, bastion 90. — (Dessin d'après nature de M. de Berard.)

de se porter là où, l'action commencée, le pressant besoin s'en ferait sentir. Quant à moi, vous me trouverez partout où sera le danger; et si en moi vous aperceviez de l'hésitation, si de la trahison je vous montrais l'ombre, tirez sur moi le premier, et périssez ainsi tous les lâches! Vive la République! vivent les Angevins!

« — Vive Ménard! vive la Nation! vive la Liberté! »

« Une ardeur inexprimable se manifeste dans toutes les compagnies. Un roulement général confirme ces saintes paroles, et le mouvement des pelotons a lieu sans retard. »

Devant l'ennemi.

« A neuf heures et demie, les colonnes vendéennes se déploient dans les trois faubourgs, Saint-Samson, Saint-Michel et Bressigny, perçant les murs des maisons et des jardins pour établir des communications entre leurs bandes.

« A peine ont-elles paru, qu'une décharge d'artillerie et de mousqueterie a lieu comme par une commotion électrique sur tout le front de nos remparts.

Ce feu subtil et nourri dont resplendissent les murs, cette solitude au dehors, ces ruines fumantes, cette absence d'habitants et de vivres, cet immense cri de *Vive la liberté!* qui s'élève dans les airs, tout apprend aux Brigands que les intelligences qu'ils ont dans la place sont vaines et qu'il s'agit ici d'une de ces résistances qu'on ne saurait espérer de vaincre sans déployer contre elle et vivement toutes ses ressources.

« L'ennemi s'embusque, s'approche, gagne du terrain. Il occupe les maisons de la rue des Pommiers, qui ne sont pas à un quart de portée de fusil du rempart, et notamment de la Maison commune, où l'on a récemment placé la cour d'appel.

« On avait muré et crénelé les fenêtres de cette grosse maison, qui était devenue une forteresse, et, de leur salle même ou de leurs bureaux, les officiers municipaux et les notables faisaient le coup de feu contre les Brigands, ainsi que tous les autres citoyens.

« La poudrière était au château. Les femmes, les enfants, les vieillards, chargés d'aller prendre les munitions et de les porter aux combattants sur les remparts, s'acquittaient de leur mission avec un zèle infatigable et une admirable fidélité. Il n'y avait là ni ordre ni défiance. Il suffisait de se présenter pour qu'on vous délivrât des paquets de cartouches. Nous allions, mes camarades et moi, nous en prenions plein nos poches, plein nos chapeaux, les femmes plein leurs tabliers, et nous courions, chacun de son côté, fournir les compagnies de notre quartier et les soldats de notre connaissance.

Sur le milieu de la place du ralliement était la guillotine, toute montée; mais on n'y faisait pas attention: elle était délaissée, veuve, sans factionnaire.

« Sur cette place, où est aujourd'hui la pompe, près le café d'Anjou, était un puits, et devant ce puits était un caisson plein de gargousses, où chacun puisait à volonté. Il n'y avait ni canonniers ni gardes; cependant rien ne fut perdu, rien ne sauta, tout fut porté au rempart, lancé aux Brigands, et cette union de tous les habitants fut un des phénomènes les plus extraordinaires.

« Tous les esprits étaient absorbés dans le même sentiment: *Sauver la ville.* Il n'y avait point ce jour-là d'aristocrates, tout le monde était patriote. On craignait l'assaut et ses suites; on craignait de se laisser prendre par les Brigands, pour être ensuite repris par l'armée républicaine, deux malheurs horribles, deux occasions de viol et de pillage, deux causes puissantes d'accord dans tous les cœurs. Sans se rien dire, on s'entendait.

« Les balles, les biscaïens, les boulets sifflaient et ronflaient au-dessus de nos têtes. Je n'oublierai cette musique de ma vie. Quand le canon de 36 tirait à la Haute-Chaine, le bruit de son boulet, en passant, faisait dans l'air un bruit pareil à celui d'une pièce de forte toile qu'on déchire dans toute sa longueur. Il y en avait qui, à ce vacarme, couraient instinctivement le dos, et, grinçant des dents, faisaient d'effroyables grimaces.

« Je peins toutes ces scènes que notre génération actuelle a été peu à même de voir, et dont je ne lui souhaite pas d'être témoin, mais qui avaient pourtant bien leur intérêt. L'homme n'est pas dans ces périls ce qu'il est aux jours de bien-être et de quiétude; toutes ses facultés sont en jeu, toutes ses passions se mêlent, toutes ses faiblesses se montrent, et on ne le juge bien que quand on l'a vu soumis à ces épreuves. »

LORÉDAN LARCHEY.

(A continuer.)

ADIEU, FRANCE!

CEUX QUI VONT MOURIR TE SALUENT!

La mort revêt en ce moment un caractère héroïque et saisissant; elle projette sur nos destinées des lueurs sublimes, elle inspire des engouements passionnés, elle a ses fanatiques qui s'enrôlent sous son drapeau sombre. Ce n'est plus ce squelette hideux, armé de la faux légendaire et au ricanement perpétuel; elle apparaît comme un spectre mélancolique, accompagnant l'image de la patrie éplorée sur le seuil des champs de bataille. C'est pour quoi, dans un saint transport, nous répétons en marchant à l'ennemi: Adieu, France! ceux qui vont mourir te saluent!

Mourir « au grand soleil de l'histoire », quand le dernier rôle d'une nation porte l'épouvante aux rangs des oppresseurs; mourir non dans l'humiliation de la chute, mais parce que l'heure marquée par la providence a sonné le terme de nos destinées dans les annales du temps, cette mort-là n'est point l'anéantissement: c'est le testament suprême d'un peuple dont le couchant glorieux éclaire encore une fois la face de la terre; aussi, de nos cœurs, de nos poitrines jaillit simultanément ce cri unique et inspiré: Adieu, France! ceux qui vont mourir te saluent!

Vous ne savez donc pas qu'en plaçant à notre tête les Trochu, les Thiers, les Favre, les Urich, les Ducrot, vous nous avez fixé au cœur, comme par une touche magnétique, ces mâles vertus que le monde antique a portées dans ses flancs? La mort est devenue une prérogative, une ambition sacrée que nous revendiquons tous. Chaque citoyen est fils de la mort; sa livrée forme à présent nos couleurs nationales. En s'effaçant du code criminel, elle perd le droit de punir pour ne conserver que celui d'immortaliser. Dans une ère nouvelle, rejetant un de ses cachets flétrissants, elle cesse d'être une expiation; elle s'appelle maintenant la gloire, la vertu, la beauté, le sacrifice. Le jeune homme qui ne s'est encore nourri que de la molle oisiveté s'approche de la mort, sentant courir en lui le frisson qui crée les héros; et, plein de vertige, il part en répétant l'immuable parole: Adieu, France! ceux qui vont mourir te saluent!

Point de trêve ni de sursis. Laissez-nous la mort, la mort avec ses enivrantes promesses de renommée, avec les attractions mystérieuses qu'elle nous communique; en tombant nous ébranlons les vieilles assises des empires, et nous entr'ouvrons l'abîme où s'engloutissent ces races condamnées qu'un signe d'opprobre marque au sein de l'univers. Tombons donc environnés d'un reflet de grandeur sinistre, et que les jeunes générations qui veillent déjà à la porte de l'avenir, entendent ce cri d'ineffable tendresse: Adieu, France! ceux qui vont mourir te saluent!

O mort, tu n'es point terrible, tu n'as pas le front courroucé, l'œil chargé de menaces, la face blême, comme lorsque tu apparais au lit de l'homme fortuné qui a vécu dans l'horreur de ton moment. Tes caresses sont saintes, tes étreintes ne nous font point pâlir. En rentrant dans cet au-delà de la vie où sont nos pères, couvrons d'un solennel accent cette terre qui fut la patrie: Adieu, France! ceux qui vont mourir te saluent!

MARC DE MONTIFAUD.

PARIS ASSIÉGÉ

LES RAISONNEURS

Raisonner est un besoin du temps. Chacun le satisfait à sa manière, dans la mesure de ses opinions, de ses intérêts, de son tempérament.

Parmi cette foule de raisonneurs, il m'a paru bon de prendre quelques types très-accusés. Ennemi des personnalités, je n'ai voulu désigner qui que ce soit, cela va sans dire, mais je laisse chacun libre de reconnaître son voisin.

Ma galerie néglige à dessein plusieurs caractères très-communs, mais consacrés par la suite des temps, tels que l'optimiste et le pessimiste. M. *Tant pis* et M. *Tant mieux* sont connus de toute éternité. Ceux dont j'essaye l'esquisse sont ceux que j'ai crus les plus neufs, les plus dix-neuvième siècle.

L'HOMME SUPÉRIEUR

Il n'a point de patrie et il ne fera nulle difficulté de vous le déclarer. Que la Prusse achève la France, ou que la France repousse la Prusse, cela lui est parfaitement égal. Il plane au-dessus de ces menus détails, de ces petits intérêts de peuple à peuple. Il est tout à l'humanité, et non aux humains; la recherche des causes l'absorbe dans une méditation trop élevée pour qu'il soit sensible aux effets. Aussi les mots de patriotisme, de résistance, de courage, sont-ils pour lui vides de sens. La vue de nos troupes ne lui arrache qu'un léger mouvement d'épaules: « Chair à canon! » dit-il.

Presque tous les hommes supérieurs de Paris sont à l'heure qu'il est confortablement installés sous divers prétextes à l'étranger. Ceux qui sont restés ont trouvé le moyen de se soustraire aux obligations communes. Ils ne font aucun service réel et ont un garde-manger mieux meublé que leur dégageant des choses de ce petit monde ne le laisserait supposer.

LE FANATIQUE

S'il n'est pas engagé à l'heure qu'il est, c'est qu'il est infirme ou sexagénaire. Mais il n'en croise pas moins sa baïonnette dans les rangs de la garde nationale. Il a pleuré en se voyant refuser dans une compagnie de marche.

Le premier il a porté les guêtres blanches et la cravate bleue comme dans l'infanterie; son havresac est toujours fait selon l'ordonnance. Il ne mange sur le rempart que ses vivres de campagne. Il est régulièrement prêt cinq minutes avant l'heure désignée pour prendre sa faction, et si son caporal a bu plus que de raison, il affète, par respect pour son grade, de regarder attentivement le paysage.

Le fanatique se soumet religieusement à toutes les prescriptions municipales; il s'est fait revacciner en temps utile, il a sacrifié sans regret ses éparagnes aux souscriptions nationales qui ont chu comme grêle depuis trois mois (blessés, canons, mitrailleuses, provinces envahies, assistance publique, etc., etc.).

Hier encore, il a repoussé avec indignation l'offre de sa femme de ménage qui le pressait d'acquiescer quatre livres de mulet détaillé en fraude. Et cependant le fanatique en est réduit à ses trente grammes de viande, ration insuffisante pour son mauvais estomac.

C'est un *toqué*, si vous voulez, mais il est plus estimable que bien des gens d'esprit de ma connaissance.

LE GRINCHEUX

Il en veut trop au monde entier pour être bien avec qui que ce soit. Trochu, Bazaine, Flourens, les Bonaparte, Jules Favre, Glais-Bizoin, Cluseret, Bismark et Garibaldi l'irritent à un égal degré. Ne parlez ni de la paix, ni de la guerre. L'une et l'autre lui sont odieuses. C'est nous qui avons tort, mais la Prusse n'a pas raison. Paris l'agace, les départements l'irritent, l'étranger l'exaspère. Il était républicain avant la République, il penche aujourd'hui

d'hui pour la Commune, à une condition, c'est qu'elle ne triomphera point. Ne demandez pas à un grincheux de vous dire pourquoi toutes ces contradictions. Il enrage trop pour vous répondre.

Le grincheux possède en général un talent méconnu ; il en veut à ses contemporains de ne l'avoir pas fait ministre, député, préfet, président de chambre, peintre à médailles, vaudevilliste à succès ou sous-lieutenant de la garde nationale. Dans toutes les périodes électorales, c'est le plus grand fabricant de protestations que je connaisse.

LE CALCULATEUR

Il se repaît de statistique. Le chiffre le préoccupe tellement qu'il lui a enlevé en quelque sorte la conscience de la situation.

Il est ferré à glace sur la grande question des effectifs et des itinéraires. Il sait combien la Prusse possède de casques et combien de kilomètres il nous faut reconquérir pour la mettre dehors. Il sait ce qui nous reste de citoyens capables de porter les armes. Il sait aussi combien vous obtiendrez de brins de cresson dans un pot de fleurs. Rien n'échappe à sa patience, à sa sagacité, et jeter un chiffre à la légère est le seul propos qui puisse lui faire quitter son calme habituel.

C'est au calculateur qu'on doit cette proposition : « Étant donné d'une part le chiffre de quatre cent mille hommes capables de tirer un coup de fusil à Paris, il leur suffit de tuer chacun un Prussien pour déjouer complètement les projets de Bismark. »

Reste à savoir si le Prussien ne vous tuera pas avant d'être tué.

Il y a ici une différence dont il faut tenir compte. Notre calculateur n'en est pas encore venu à bout. Mais il est toujours permis d'espérer que le problème sera résolu à notre avantage.

L'AMI DE L'ÉTRANGER

On assure, je ne sais pourquoi, que la vanité est le défaut dominant de notre caractère national. Les Français auraient la funeste manie de tout déprécier à leur bénéfice. Ce défaut est-il réellement si répandu ?

Pour moi, je sais que bien souvent il m'a été donné d'en constater un autre tout opposé, mais non moins insupportable ; il consiste à exalter tout ce qui n'est pas nous.

Le Français met alors son honneur (singulier honneur !) à déclarer qu'il rougit de sa nationalité, et que nous ne sommes pas dignes de cirer les bottes avec lesquelles nos voisins nous administrent... quelque part... ce que vous savez bien.

De la part de ces êtres singuliers, c'est plus que de l'humilité, c'est une espèce d'enthousiasme maladif. J'en ai entendu, j'en entends tous les jours qui disent :

« Ah ! les Prussiens, parlez-moi de ces gens-là. Voilà des hommes ! Oh ! je ne crains pas de le dire, ce sont nos maîtres... Voyez-les le soir d'une bataille, au bivouac ; ils sont aussi propres que s'ils passaient à Berlin la parade de leur roi... Et leurs canons ? Quels canons ! S'ils daignent prendre les nôtres, c'est pour le métal, car, comme bouches à feu, ils les méprisent. Quant aux mitrailleuses, ils ne se laissent atteindre par elles que s'ils le veulent bien... Un simple soldat est chez eux plus intruit que nos colonels... »

« Aussi, quel état-major ! quelle science, quelle simplicité, quelle grandeur et quelle politesse ! La Prusse, voyez-vous, est le premier pays du monde. »

Sur la foi d'un tel enthousiasme, il m'est arrivé de dire avec une rage secrète :

« Mais, monsieur, qu'attendez-vous pour conquérir chez ce grand peuple vos titres de naturalisation ? »

En quoi je me trompais grossièrement. Si de tels gens habitaient Berlin, ils n'auraient d'éloges et d'admiration que pour Paris.

La vérité est que le prussophile n'est au fond qu'un vaniteux, bien aise de paraître aimer ce que nous n'aimons pas, pour avoir la gloire d'être seul de son avis.

LE FÉROCE

Le féroce est dans un état d'exaspération continue. Il mange du Prussien à tous ses repas. Une fois en campagne, il ne fera pas de quartier. Du moins, c'est lui qui le dit.

Pacifique dans son intérieur, incapable de tuer une mouche, le féroce n'a qu'un défaut : il voit partout des espions, des traîtres, des signaux défendus. C'est le soupçon à l'état permanent. Et si vous ne partagez point son avis, il faudra qu'il vous aime bien pour ne pas vous accuser d'intelligence avec l'étranger.

L'AMI DE LA CÉLÉBRITÉ

À tel moment qu'il vous plaira, il aura toutes les vertus ou tous les vices, toutes les lâchetés ou tous les héroïsmes, toutes les distinctions ou tous les ridicules, — mais à une condition expresse, c'est que son nom paraisse imprimé quelque part en gros caractères.

Ses facultés tendent à un but unique : faire parler de lui, soit en bien, soit en mal. — En fait de publicité, il en remonterait à Giraudeau de Saint-Gervais. Il lèvera une légion, il inventera des uniformes, il prononcera vingt oraisons funèbres, il tiendra tête à trente clubs, il envahira l'Hôtel-de-Ville s'il le faut.

C'est l'homme des souscriptions de circonstance, des comités spéciaux, des ambulances inédites, des machines infernales, des punchs d'adieu ou punchs de retour, en un mot, de tout ce qui fait un bruit quelconque.

Ami et fléau des journalistes, qu'il assassine de ses perpétuelles réclames.

CELUI QUI RAISONNE LE MOINS

C'est celui que nous aimons le mieux. Il n'a jamais dit que les Français iraient à Berlin, mais il n'a jamais insinué que les Prussiens entreraient à Paris.

Il n'a jamais exalté ni ravalé nos forces, notre courage, notre patriotisme... La nouvelle d'un succès lui inspire en même temps de la joie et de la réserve.

Quand il apprend un revers, sa peine est évidente, mais il ne désespère pas. La seule réflexion qui lui échappe alors est celle-ci :

« Nous voici trop bas pour ne pas nous relever. Jusqu'en 1813, l'histoire de France a offert bien d'autres crises. Nous franchirons celle-ci comme nous avons franchi les autres. Quand ? je ne peux le dire. Comment ? je ne sais trop... Mais ce que je sais, c'est que je suis prêt à tout faire pour la patrie. »

Ceci n'est sans doute pas bien profond, et pourtant je ne souhaiterais qu'une chose... c'est que chacun en dit autant.

Celui qui raisonne le moins n'a qu'un défaut : il est trop neutre ; il ne se met pas assez en avant. Et cependant il a beaucoup plus de frères qu'il ne croit dans tous les partis.

Le jour où les modérés de la gauche et de la droite le comprendront, le jour où ils feront violence à leurs instincts tranquilles pour imposer silence aux avides et aux malveillants quand même, ce jour-là nous aurons la vraie *res publica*, — c'est-à-dire le règne de l'intérêt public faisant la loi aux intérêts particuliers, qu'ils s'appellent aristocratie, bourgeoisie ou démocratie, — ce qui est tout un sans en avoir l'air.

LORÉDAN LARCHÉY.

CHRONIQUE MUSICALE

LA FÊTE DE L'ÊTRE SUPRÊME

Célébrée le 2 prairial an II.

Les républiques françaises se suivent et ne se ressemblent pas. En l'an II fut célébrée à Paris une fête en l'honneur de l'Être suprême, laquelle ferait sourire les sceptiques d'aujourd'hui. Le pro-

gramme en avait été rédigé (dans le plus pur style de M. Prudhomme) par le peintre David.

Voici quelques fragments de cette pièce curieuse (et dont on est prié de ne pas rire).

« L'aurore annonce à peine le jour et déjà les sons d'une musique guerrière retentissent de toutes parts, et font succéder au calme du sommeil un réveil enchanteur.

« À l'aspect de l'astre bienfaisant qui vivifie et colore la nature, amis, frères, enfants, époux, vieillards et mères, s'embrassent et s'empressent à l'envi d'orner et de célébrer la fête de la Divinité.

« L'on voit aussitôt les banderoles tricolores flotter à l'extérieur des maisons ; les portiques se décorent de festons de verdure ; la chaste épouse pare de fleurs la chevelure flottante de sa fille chérie ; le fils au bras vigoureux se saisit de ses armes : il ne veut recevoir le baudrier que des mains de son père ; le vieillard souriant de plaisir, les yeux mouillés des larmes de la joie, sent rajeunir son âme et son courage en présentant l'épée aux défenseurs de la liberté.

« Cependant l'airain tonne ; à l'instant les habitations sont désertes ; elles sont sous la sauvegarde des lois et des vertus républicaines. Le peuple remplit les rues et les places publiques ; la joie et la fraternité l'enflamment. Ces groupes divers, parés des fleurs du printemps, sont un parterre animé dont les parfums disposent les âmes à cette scène touchante.

« Le tambour roule... Tout est prêt pour le départ... Une salve d'artillerie annonce le moment désiré... La Convention nationale, précédée d'une musique éclatante, se montre au peuple. Le président fait sentir les motifs qui ont déterminé cette fête solennelle ; il invite le peuple à honorer l'Autheur de la nature.

« Il dit : le peuple fait retentir les airs de ses cris d'allégresse.

« Tel se fait entendre le bruit des vagues d'une mer agitée que les vents du midi soulèvent et prolongent en échos dans les forêts lointaines.

« Au bas d'un amphithéâtre s'élève un monument où sont réunis tous les ennemis de la félicité publique : le monstre désolant de l'Athéisme y domine ; il est soutenu par l'Ambition, l'Égoïsme, la Discorde et la fausse Simplicité, qui, à travers les haillons de la misère, laisse entrevoir les haillons dont se parent les esclaves de la royauté.

« Sur le front de ces figures on lit ces mots : *Seul espoir de l'étranger.*

« Il va lui être ravi : le président s'approche tenant dans ses mains un flambeau ; le groupe s'embrase ; il rentre dans le néant avec la même rapidité que les conspirateurs qu'a frappés le glaive de la loi.

« Du milieu de ces débris s'élève la Sagesse au front calme et serein....

(J'abrège.... La foule se met en marche au son de la musique et se rend au Champ-de-Mars. Là, sur un tertre couronné de l'arbre de la liberté, se groupent les membres de la Convention. Ils portent à la main des bouquets d'épis de blé.)

Puis, après diverses cérémonies allégoriques : « Une décharge formidable d'artillerie, interprète de la vengeance nationale, enflamme le courage de nos républicains ; elle leur annonce que le jour de gloire est arrivé. Un chant mâle et guerrier, avant-coureur de la victoire, répond au bruit du canon. Tous les Français confondent leurs sentiments dans un embrassement fraternel ; ils n'ont plus qu'une voix, dont le cri général : Vive la République ! monte vers la Divinité. »

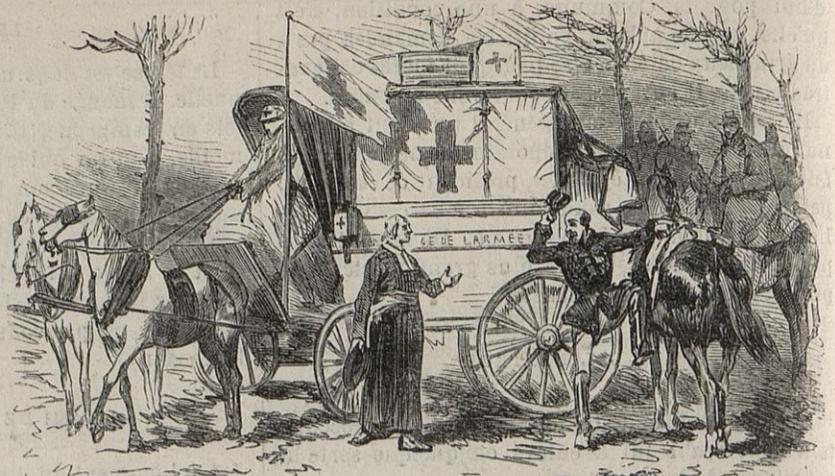
— Tout cela n'est point d'un méchant homme assurément. Mais, encore une fois, à notre air froid et positif on ne se douterait guère que nous sommes les petits-fils de gens si épris de spectacle. Essayez de recommencer pareille fête au milieu du Paris de 1870 ; si c'est la saison des pommes cuites, vous verrez qu'il en pleuvra sur le cortège.

Ce qui n'empêche pas que les Parisiens d'aujourd'hui, pour être moins enclins aux mascarades allégoriques, valent les Parisiens de tous les temps.

ALBERT DE LASALLE.



Trochu et Ducrot, au château de Poulangis, après la bataille de Champigny.



Trochu rencontre la voiture emportant M. Franchetti, blessé.

Descente du ballon la Ville-d'Orléans

DANS LA BAIE DE CHRISTIANIA

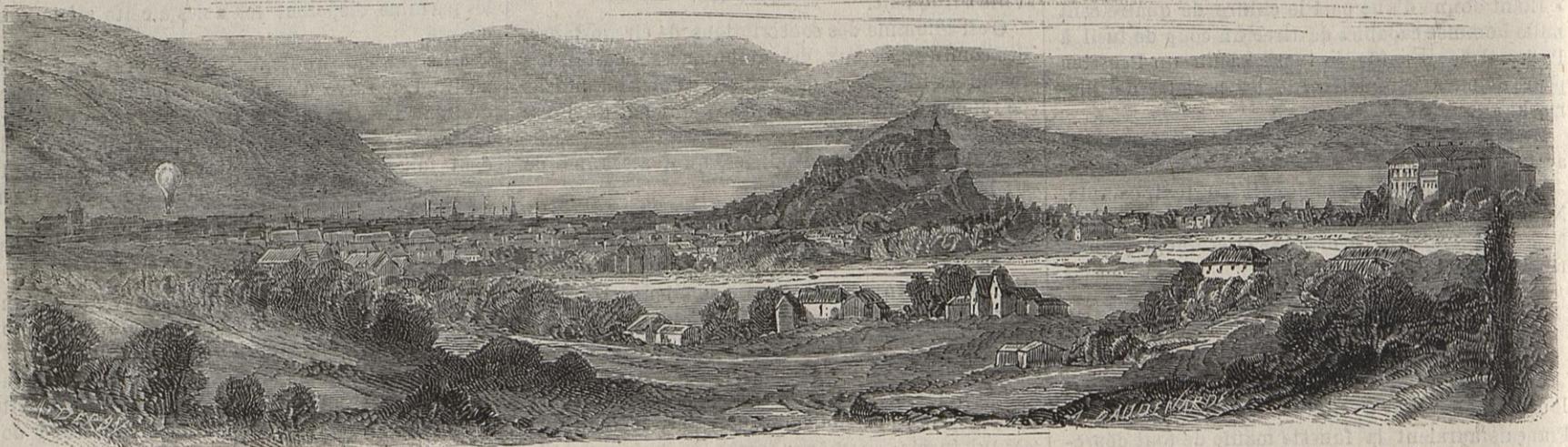
Il n'y a qu'un aéronaute assez fantaisiste pour

prendre, en ce moment-ci, où nous courons tous au plus pressé, le chemin de l'école.

On ne saurait, en effet, donner un autre nom à l'itinéraire parcouru par le ballon la *Ville-d'Orléans*, qui, pour aller de Paris à Tours, va prendre par la Norvège et atterrir dans la baie de Christiania.

Parti dans la nuit du 24 novembre de la gare du Nord, l'aérostat parcourait 1,600 kilomètres, traversait la mer du Nord, et arrivait le 29, vers midi, dans la Scandinavie. La *Ville-d'Orléans* emportait MM. Deschamps et Robert.

M. Rollier, marin de l'État, élève de MM. Yvon



Vue générale de Christiania, où descendit le ballon la *Ville-d'Orléans*, qui emportait les dépêches du Gouvernement de Paris à la délégation de Tours.

et Darbois, était le commandant. Malheureusement M. Rollier ne pouvait commander aux vents du sud, qui l'ont ballotté pendant quatre jours au-dessus des régions hyperboréennes.

Les dépêches n'ont pas été perdues, et les voyageurs n'ont eu à souffrir que des émotions insépara-

bles d'un pareil voyage. M. Gambetta a pu recevoir les nouvelles de Paris qu'apportait la *Ville-d'Orléans* et les instructions que lui communiquait le Gouvernement de la défense.

Il n'y a eu de perdu qu'un peu de temps, et il vaut mieux que le ballon soit tombé à Christiania,

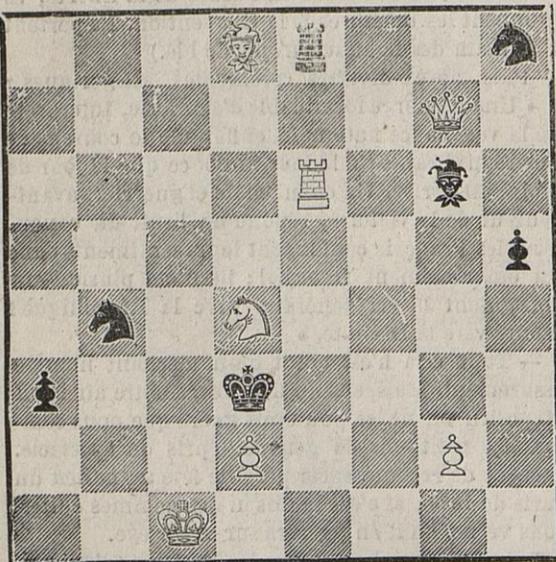
au milieu d'un peuple sympathique à la France, et qui se trouve à 400 lieues de Paris, qu'à 4 lieues de la capitale, à Ferrières, par exemple.

C'est égal, le voyage de la *Ville-d'Orléans* comptera dans les annales de l'aérostation comme une des plus curieuses expéditions aériennes. M. V.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 356

COMPOSÉ PAR M. F. HEALEY



Les blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 354.

- 1. P pr. P
- 2. T 5 C
- 3. D 5 FD, échec
- 4. C 6 R ou 6 F, échec et mat.
- 1. R pr. C (A) (B)
- 2. P pr. T (1)
- 3. R ou F pr. D

- (1)
- 2. C pr. C
- 3. D ou F 5 FR
- 3. D 4 CR, échec
- D 1 D, échec et mat.

- (A)
- 2. T 5 C, échec
- 3. C 7 C, échec
- 4. D 6 R, échec et mat.

- (B)
- 2. T 5 C, échec
- 3. D 4 CR, échec et mat le coup suivant.
- 1. F 1 CD
- 2. R 3 D
- 3. R 2 R

P. JOURNOUD.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE E. LACHAUD
4, place du Théâtre-Français, à Paris

L'INVASION 1870, par ALBERT DELPIT. — Un beau volume in-18. — Prix, franco, 2 francs.

DES CONSEILS DE FAMILLE. — Leur organisation et leurs attributions, conformément aux lois, décrets et arrêtés sur la Garde nationale, commentés et interprétés par M. FEYTAUD, avocat. — Une brochure in-8°. — Prix 40 centimes.

CARTE DES SECTEURS ET DE L'ENCEINTE FORTIFIÉE. — Une belle carte colorée, pliée et renfermée sous une couverture imprimée. — Prix : 30 centimes.

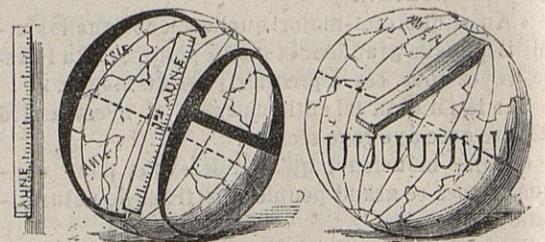
LIVRET DU GARDE NATIONAL, constatant son identité et ses états de services. — Prix : 25 cent.

LES MARCHES MILITAIRES DE LA GARDE NATIONALE. — Instructions à suivre en exécution de l'instruction sommaire donnée par le gouverneur de Paris le 22 octobre 1870.

Itinéraire. — Sortie de l'enceinte. — Avant-garde. Colonne en marche. — Mouvements en bataille. — Haltes. — Chemins de traverse. — Défilés. — Maudage. — Embuscade. — Discipline des troupes en marche. — Règles du tir. — Prix : 20 centimes.

LE RÉPARATEUR A BASE DE QUINQUINA, rend progressivement aux cheveux et à la barbe leur couleur primitive. Envoi franco de la BROCHURE, 11, rue de Trévise, Paris.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Est-ce voler que de voler un voleur ?

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE